

CALENDRIER
de N. D de Grace.

HULL

VOL. II — No 3.

Fetes de chaque jour du mois



D. 1. IV ap. Pent PRÉCIEUX SANG DE N. S. J. C. SOL. DES
SS. AP. PIERRE ET PAUL, **Kyr.** roy.

II Vêp., mém. du suiv. du Précieux Sang (II Vêp.) et de l'oct.
de S. Jean-Bte.

L. 2. Visitation de la Ste Vge, **2 cl.**

M. 3. S. Irénée, év, et ses SS. Comp. mart. (28 juin).

M. 4. De l'octave des SS. Pierre et Paul.

J. 5. S. Antoine Marie Zaccaria, confesseur.

V. 6. Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul.

S. 7. SS. Cyrille et Méthode, évêques et confesseurs,

D. 8. V ap. Pent. DEDICACE DES EGLISES DU DIOCÈSE. **I cl.**

Kyr. 2 ton. II. Vêp., mém. du suiv. et du dim.

L. 9. S. Zénon, et ses SS. Comp., martyrs.

M. 10. Les SS. Sept Frères, martyrs.

- M. 11. S. Michel des Saints, confesseur (5)
 J. 12. S. Jean Gualbert, abbé.
 V. 13. S. Anaclet, pape et martyr.
 S. 14. S. Bonaventure, évêque et docteur.
 D. 15. VI apr. Pent. Octave de la Dédicace. SOL. DU SACRÉ-CŒUR.
 Kyr. royal. II Vêp., mém. du suiv., de l'oct. et du dim.
 L. 16. Notre-Dame du Mont-Carmel, **dbl. maj.**
 M. 17. S. Alexis, confesseur.
 M. 18. S. Camille de Lellis, confesseur.
 J. 19. S. Vincent de Paul, confesseur.
 V. 20. S. Jérôme Emilien, confesseur
 S. 21. De l'Immaculée Conception.
 D. 22. VII apr. Pent. Ste Marie-Madeleine, pénitente. **Kyr. des**
db's. Vêp. à cap. du suiv., mém. du préc., du dim. et de S.
 Liboire, év. et conf.
 L. 23. S. Apollinaire, év. et mart.
 M. 24. Vigile de S. Jacques.
 M. 25. S. Jacques, ap, **2 cl.**
 J. 26. STE ANNE, mère de la Ste Vge et patronne de la prov.,
 I cl. avec octave.
 V. 27. De l'octave de Ste Anne.
 S. 28. SS. Nazaire, Celse, Victor, martyrs.
 D. 29. VIII après Pent. SOL. DE STE ANNE. **Kyr. 2 ton. II.**
 Vêp., mém. du dim. seulement.
 L. 30. De l'oct. de Ste Anne.
 M. 31. S. Ignace de Loyola, confesseur.

Il est par delà cette vie
 De deuils, de pleurs de longs tourments,
 Il est une belle patrie
 Où se retrouvent les absents.
 Là, tout amour pur s'éternise ;
 Là, le lien que la mort brise
 Se renoue et devient plus fort...
 Laissons passer le drame sombre,
 Le diamant s'est fait dans l'ombre,
 L'immortalité dans la mort.



Aout 1900

- M. 1. S. Pierre-aux-Liens, **dbl. maj.**
- J. 2. Octave de Ste Anne.
- V. 3. Invention de S. Etienne.
- S. 4. S. Dominique, confesseur, **dbl. maj.**
- D 5. IX après Pent. N.-D. des Neiges, **dbl. maj. Kyr.** de la Ste Vierge. Vêp. du suiv., mém. du préc., du dim. et de plusieurs martyrs.
- L. 6. Transfiguration de N.-S. J.-C., **dbl. maj.**
- M. 7. S. Cajétan, confesseur.
- M. 8. SS. Cyriac, etc., martyrs.
- J. 9. (Vigile). S. Alphonse de Liguori, évêque et docteur. (2).
- V. 10. S. LAURENT, diacre et martyr, **2 cl.** avec octave.
- S. 11. Ste Philomène, vierge et martyre.
- D. 12. X apr. Pent. Ste Claire, vierge. **Kyr. des dbles.** II Vêp., mém. de l'oct., du dim. et des SS. MM.
- L. 13. 4^e jour de l'oct.
- M. 14. (Vigile) 5^e jour de l'octave. (Messe de la Vigile en violet).
- M. 15. ASSOMPTION DE LA STE VIERGE, **1 cl.** avec octave.
- J. 16. S. Hyacinthe, confesseur.
- V. 17. Octave de S. Laurent.
- S. 18. JEUNE. S. Roch, confesseur. (16).
- D. 19. XI après Pent. S. JOACHIM, **2 cl.** SOL DE L'ASSOMPTION, **Kyr. royal.** II Vêp., mém. du suiv., de S. Joachim (**Hic vir, v. Justum**) et du dimanche.
- L. 20. S. Bernard, abbé.
- M. 21. Ste Jeanne Françoise Frémiot de Chantal, veuve.
- M. 22. Octave de l'Assomption.
- J. 23. (Vigile). S. Philippe de **Béniti**, confesseur.
- V. 24. S. Barthélemy, apôtre, **2 cl.**
- S. 25. S. Louis, roi de France, confesseur, **dbl. maj.** 2^e Titul, de la Basilique.

- D. 26. XII après Pent. LE CŒUR TRÈS PUR DE MARIE, **dbl. maj.**
Kyr. de la Ste Vierge, II Vêp., mém. du suiv. et du dimanche.
- L. 27. S. Joseph de Calasanz, confesseur.
- M. 28. S. Augustin, évêque, confesseur et docteur.
- M. 29. Décollation de S. Jean-Baptiste, **dbl. maj.**
- J. 30. Ste Rose de Lima, vierge.
- V. 31. S. Raymond Nonnat, confesseur.



HULL, 13 Juin, 1900.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR

Notre chère revue paroissiale — ce gentil Calendrier de Notre-Dame de Grâce — serait-elle ensevelie sous les décombres de notre ville en pleurs? Non! non!..... Bientôt, n'est-ce pas, elle surgira de nos ruines plus fraîche, plus coquette, plus intéressante que jamais? Veuillez vite nous en donner l'assurance. Dans l'épreuve, ne nous faut-il pas un ami dévoué et fidèle? Notre Calendrier, tout à la fois doux et sévère, pieux et instructif, n'est-il pas pour nous, cet ami fidèle, dévoué? Monsieur le Rédacteur, je vous en prie, au nom de nos familles si péniblement éprouvées, rendez-nous cet organe de la piété, de la vérité: il est si consolant, si encourageant, si reconfortant! Parlez nous de l'épreuve, de sa nécessité, de son prix. Plus nous nous éloignons de la journée à jamais désastreuse du 26 avril, plus nous sentons la gêne, l'ennui, la tristesse, la désolation, j'allais dire le découragement envahir nos âmes.... Aussi avons-nous besoin de lumière, de conseil et d'appui. Nous attendons tout cela de votre zèle ardent, de votre dévouement sincère. A propos de lumière, permettez-moi de vous demander: Pouvons-nous faire la communion pour nos bien-aimés défunts? Moi, je dis non. Mon ami X, lui m'assure bien que oui. Au sujet des messes, nous avons également eu une assez vive discussion: Mon ami prétend qu'une grand'messe vaut autant que douze ou treize mes-

ses basses. Moi, je soutiens le contraire. Qui de nous deux à raison? — je l'ignore. —

* Monsieur le Rédacteur, n'auriez-vous pas l'obligeance de nous renseigner? Quelle que soit votre réponse, elle sera reçue avec gratitude, respect et soumission par

Votre très humble et dévoué.

G. G.

N. DE LA RÉD. Merci de vos encourageantes paroles.

Pour votre dernière question, veuillez vous reporter à la page 239 de l'an dernier, No. de février. Vous y verrez que l'Eglise pense autrement que vous.

La réponse à votre première question demande un espace qui nous force à remettre à plus tard des renseignements que nous serons heureux de vous donner.

DIEU ENVOIE LES FLEAUX EN CETTE VIE NON POUR NOTRE RUINE, MAIS POUR NOTRE BIEN.

Dans une lettre reproduite ailleurs, on nous dit: " Parlez-nous de l'épreuve, de sa nécessité, de son prix..."

Nous comprenons ce cri d'une âme abattue sous le coup du malheur qui a ruiné tant d'espérances le 26 avril dernier, et volontiers nous nous rendons à son désir.

" Seigneur, disait Tobie, celui qui vous sert a la certitude qu'après l'épreuve il obtiendra la couronne, et qu'après les tribulations de cette vie il sera délivré de la peine. Après les tempêtes et les fléaux, vous nous accordez le calme, et après les pleurs vous nous envoyez la joie et la paix. " Disons-le donc et ne cessons pas de le répéter: Dieu ne nous envoie point les fléaux de cette vie pour notre ruine, mais bien pour notre avantage; c'est-à-dire afin que nous quittions le péché, et qu'en recouvrant la grâce nous puissions échapper aux châtimens éternels.

Le Seigneur dit qu'il répand la crainte dans nos cœurs, afin que nous ne nous rendions pas esclaves des délices de la terre, et que pour les posséder, nous ne songions jamais à être ingrats et à l'abandonner.

Que fait le Seigneur pour rappeler à sa grâce les pécheurs qui l'ont quitté? Il se montre irrité et les menace de châtimens en cette vie; Il les comble de tribulations, afin que les afflictions les poussent à abandonner le péché et à recourir à Lui.

Que fait une mère qui veut corriger son fils du vice de la gourmandise? Elle mêle aux aliments dont il abuse des médicaments amers. C'est ce que fait le Seigneur pour attirer à Lui les âmes qui l'oublient et les détacher des plaisirs de la terre qui leur font perdre de vue le salut éternel; Il répand de l'amertume sur tous leurs amusements, sur toutes leurs fêtes, sur tous leurs liens, afin que ne trouvant plus la paix dans les choses terrestres, ils recourent à Dieu qui seul peut remplir leur cœur.

Si je permets, dit le Seigneur, que les pécheurs ne cessent de s'amuser, ils continueront à dormir dans le péché; il est donc nécessaire que je les afflige pour les réveiller de leur léthargie, et les ramener à moi. Quand ils seront affligés, ils diront: Que faisons-nous? Si nous n'abandonnons pas le vice, Dieu ne s'apaisera point, Il continuera de nous punir. Courage donc, retournons à ses pieds, parcequ'Il veut guérir nos maux. S'Il nous a affligés par les fléaux de sa justice, Il nous consolera par les bienfaits de sa miséricorde."

" Dans le temps de la tribulation, disait David, j'ai cherché le Seigneur, et n'ai pas été trompé dans mon attente," car Il m'a soulagé. Aussi le prophète remerciait-il le Seigneur de l'avoir humilié après qu'il avait péché, parcequ'il avait ainsi appris à observer la Loi divine.

L'affliction du pécheur est en même temps une punition et une grâce, dit Saint Augustin. Elle est une punition par rapport à ses péchés; mais elle est une grâce, parce qu'elle le délivre de la peine éternelle, et lui donne l'as-

surance que Dieu veut être miséricordieux à son égard, pourvu qu'il se corrige et qu'il reçoive avec reconnaissance cette tribulation qui lui dessille les yeux et le rappelle dans la voie du Seigneur.

(à suivre.)

CONFLAGRATION A HULL ET A OTTAWA.

JEUDI 26 AVRIL 1900.

Récit d'un témoin.

Il est dix heures du matin. — Les promeneurs sont rares en ce moment sur l'esplanade du Parlement d'Ottawa. C'est que la matinée est fraîche, froide même, en dépit de l'ascension d'un soleil étincelant dans un azur sans tache. Il faut longer, à pas précipités, les haies verdoyantes qui cernent l'esplanade, et où les premiers oiseaux du printemps voltigent et piaillent de belle humeur, tout heureux au sortir du déjeuner que la Providence leur a servi dès l'aurore.

Pendant que la bise croissante soulève les plumes de leurs ailes qui frétilent, un promeneur, non moins heureux et gai, plonge son regard sur le splendide panorama qui se déroule à ses pieds. Au tournant du belvédère situé à l'ouest des pelouses verdâtres, il s'arrête, il admire, et admire encore. Voici la butte plantée de sapins et d'arbrisseaux dénudés ; plus bas, les eaux bouillonnantes de la rivière Ottawa, luttant en flots courroucés dans un remous perpétuel, large nappe mouvante et profonde de trois cents pieds, blanche de lisières d'écume, jaune des taches de sciure flottante ; plus loin, vers l'ouest, le miroir bleu des eaux qui ont franchi les arches du pont de fer du Pacifique Canadien, puis tombant en rideaux épais dans les CHAUDIÈRES avec un mugissement solennel et monotone, en passant silencieux sur les treillis qui les conduisent, en les tamisant en quelque sorte, sur les turbines des moulins sonores et stridents. Moulins à farine, scieries, papeteries, dynamos électriques, fabriques d'allumettes et de carbure, alternent avec les résidences privées, les bureaux d'agence, les hangars, et les remises.

A gauche des CHAUDIÈRES, où l'onde bouillonne et se pulvé-

rise, sur l'étendue d'un demi-mille, l'œil du promeneur aperçoit de tous côtés des toitures, des amas innombrables de planches, de bardeaux, de solives, de poutres : c'est le centre du commerce de bois, richesse de l'ouvrier et de sa famille, or non monnayé des propriétaires et des compagnies, du faubourg d'Ottawa-ouest, appelé le FLAT.

A droite des mêmes CHAUDIÈRES, au delà du pont de fer, que traversent sans relâche chars urbains, camions, piétons et voitures, sur l'espace d'un quart de mille, s'élèvent les manufactures de la grande Compagnie Eddy, s'agglomèrent des arbres et des arbustes gisant sur des flaques d'eau, des millions de pieds cubes de planches et de poutrelles ; c'est le centre commercial de Hull, dont la population, hommes, femmes et enfants, grouille par centaines autour des moteurs et des machines de toutes sortes, et la nuit et le jour.

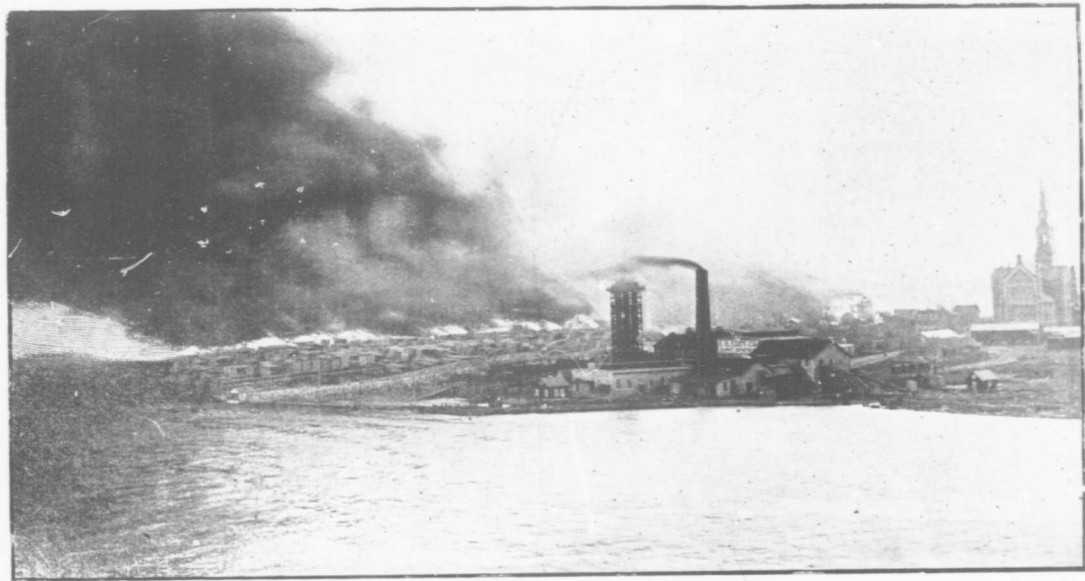
De la terrasse élevée du Parlement, l'œil embrasse dans une pleine et réjouissante lumière tout le paysage avec l'ensemble et les détails : d'un côté le FLAT et les maisons de planches, peintes ou drapées de leur revêtement en briques rouges ; de l'autre, Hull avec ses ateliers et ses magasins, le palais de Justice et le bureau de poste, les écoles et l'église, édifices en pierres qui dominent des milliers de modestes demeures ouvrières et bourgeoises.

*

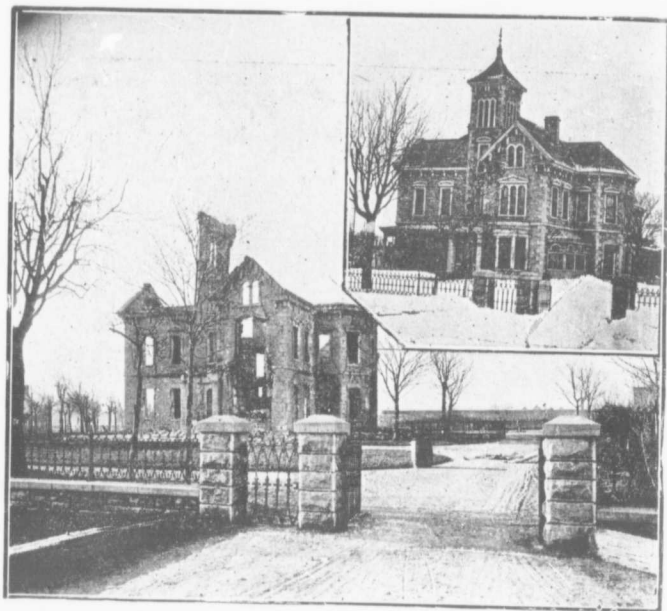
* *

Dix heures et demie sonnent à l'horloge du Parlement, et le soleil toujours radieux lutte contre la bise qui souffle à travers la vallée de l'Ottawa, formant sur la rivière de légères vagues écumantes au rebours du courant vaincu.

Mais que voit donc soudain le promeneur, là-bas, à l'ouest, non loin de la station du Pacifique à Hull ? Serait-ce l'effet d'une étincelle tombée par mégarde sur des matières inflammables ? C'est sans doute un amusement d'enfants !... Mais non ! Plus de doute ! Quels torrents de fumée ! Voici la flamme, des langues de feu, des gerbes de feu : c'est un incendie ! Le vent du nord-est accourt, jaloux et plein de rage, prêter main forte au feu ; il soulève la poussière, s'empare des flots de fumée qu'il fait tourner à sa fantaisie capricieuse. Pendant que l'alarme court les fils télé-



Commencement du désastre.



Maison de M. Eddy—avant et après le feu.



Rue Principale à Hull.

phoniques à Hull, les flammes montent, descendent, travaillent, consomment, dévorent, anéantissent.

L'étincelle, jalouse et haineuse, devance dans son vol aérien et le téléphone, et le corps des pompiers, et le vent furieux, tandis que le soleil, impassible et souriant, darde ses éternels rayons à travers les distances et les plaines. Elle a trouvé de nouveaux aliments dans les cours et les hangars, à vingt ou trente arpents du premier brasier qu'elle vient d'allumer. Nouvelles clameurs, nouveaux cris de détresse! Vaincu et honteux, le vent a juré de triompher, il saisit l'étincelle, l'attise, l'enflamme et la pousse sur la peinture des habitations humaines. En quelques minutes, le feu s'acharne et se venge contre sa proie qui veut lui résister. Les secours humains abondent et se conjurent contre l'élément destructeur. Vains efforts!

L'étincelle, assouvie un instant, se lance de nouveau à travers l'espace : elle atteint d'une tire-d'aile les scieries et les manufactures de la Compagnie Eddy. La bise courroucée la suit, la poursuit, l'agite. l'active sans relache et sans trêve. Hélas! l'affolement est au comble : aux appels d'alarmes et aux cris déchirants se mêlent des lamentations et des sanglots. Le téléphone convoque les pompiers d'Ottawa, et les chevaux effarés donnent en passant le frisson aux paisibles commerçants apeurés de la capitale : la renommée aux cents voix parcourt tous les quartiers, et l'esplanade du Parlement, qui surplombe à pic la rivière et la cité sœur de Hull, est bientôt noire de curieux haletants et affolés.

*
* *

Il est onze heures et demie aux quatre cadrans de la tour principale du Parlement, et le soleil rayonne toujours immobile au sommet de sa course sans nuages.

L'étincelle, plus rapide que les coursiers des lourdes voitures d'incendie, mise en appétit par trois foyers qui sont déjà trois fournaises en activité, s'élance à droite, à gauche, prend l'essor, franchit le pont des cascades et des Chaudières, se cache un instant sous les hangars, les piles de planches et dans la sciure de bois. Le vent s'en empare de nouveau, la secoue, la morcelle, la fouette contre les toitures goudronnées et les bardeaux multicolores des

magasins. En un clin d'œil, des piles de bois brûlent par centaines, pétillant et craquant de toutes parts, exhalant des nuages énormes de fumée qui roulent et s'enroulent sur eux-mêmes, comme des voiles de navires. Dans leurs plis épais et mouvants se cachent des éclats de bois enflammés, que la bise entraîne pêle-mêle au-dessus des faubourg d'Ottawa Le Flat, avec ses centaines de maisons ouvrières, est en proie au fléau exterminateur, et l'air, raréfié par la chaleur intense et rayonnante de cet immense brasier, entre dans un mouvement qui siffle, gronde, mugit comme le tonnerre.

L'étincelle continue sa marche, sous la terrible rafale d'air embrasé qui s'associe désormais à ses aveugles fureurs. Elle monte le versant de la colline Saint-Jean-Baptiste. atteint les parages de la haute ville, se multipliant en miettes rouges et pétillantes, s'attachant aux murs en pierres et en briques des églises, des cottages, des résidences bourgeoises, entamant les toitures, tordant le fer. pénétrant dans les cours, les écuries, les remises, jetant partout la terreur, l'épouvante, la désolation et bientôt hélas! la mort. Le vent, plus déchaîné que jamais, seconde à l'envi ses desseins dévastateurs, et leurs efforts réunis en une sorte de conspiration de ruine totale les arment d'une infatigable vigueur, à travers tout l'espace habité qui s'étend jusqu'à la Ferme expérimentale.

*
* *

Les douze coups de midi ont retenti à l'horloge du Parlement, comme douze coups du tocsin ou de glas funèbre; et le soleil regarde toujours du haut de son trône solitaire.

La trainée de feu est tracée sur le parcours d'environ trois milles en longueur, partant de la direction nord-ouest de Hull pour aboutir à l'extrémité sud-ouest d'Ottawa. Partout cette chaîne embrasée consume et dévore planches, solives et poutres, maisons, usines, ateliers, magasins; puis, l'étincelle et le vent élargissent à plaisir sur un espace d'un quart de mille leur champs de ruine et de dévastation.

La conflagration est générale, le brasier renvoie une intensité de chaleur qui arrive jusqu'aux hauteurs du Parlement.

Le spectacle est navrant, et l'imagination commence à mesu-

rer l'étendue des ravages et des pertes énormes : l'effondrement du commerce, la cessation du travail, le débordement de la misère et de la désolation.

Une heure sonne au Parlement, quand, à l'extrémité Est de Hull, tout près de la Gâtineau, un autre étincelle attisée par le même vent allume un nouveau foyer d'incendie. Les secours font défaut et les flammes exercent à l'aise leur œuvre néfaste. Quelle calamité inattendue ! Hull va devenir, du côté opposé au premier point où le sinistre a éclaté, la proie d'un nouvel ennemi : tous deux réussiront sans nul doute à l'anéantir complètement.

Deux heures, trois heures, cinq heures, l'étincelle attaque et ronge toujours, le vent pousse et souffle toujours ; et le soleil s'inclinant à l'horizon, brille silencieux et impassible : sa lumière se réfléchit sur la surface des eaux, insensibles dans leur perpétuelle course vers le gouffre des mers.

Tous les foyers en pleine effervescence dévorent et s'étendent toujours, au milieu de l'universelle anxiété et des mortelles frayeurs des autorités et des membres du Parlement, qui ont calculé tous les dangers et sondé la plaie de tant de familles en pleurs.

A six heures, les pompiers de Montréal, apportent une espérance dans le dévouement de leur indomptable valeur. A eux l'honneur d'avoir circonscrit la rapacité du fléau dans la haute ville d'Ottawa, grâce à un labeur intelligent et expérimenté.

Le crépuscule blanchit l'horizon lointain : il devait clore le soir d'un beau jour, il s'efface sur une scène de deuil et d'angoisses inexprimables. Les ténèbres de la nuit sont impuissantes à envelopper de leurs voiles les torrents de flammes qui apparaissent maintenant plus sinistres dans leurs teintes rouges et pourprés.

Vers neuf heures et demie, les vaillantes brigades de pompiers réussissent à circonscrire l'incendie, aux applaudissements des citoyens d'Ottawa, dont la capitale se voyait sauvée d'un plus grand désastre.

La ville de Hull doit aussi le salut du dernier tiers de ce qui en reste à l'activité intelligente de ses citoyens et à l'apaisement de la bise épuisée et satisfaite. La nuit étoilée et sereine scintille alors sur des cendres et des ruines fumantes.

*
**

Mais quel tableau effrayant ! La nuit inspire à l'homme la crainte et la terreur de la sortie de l'Eden ; cette terreur devient épouvante, effroi, horreur en présence d'un grand incendie, image de l'enfer.....

Le jour s'est levé, et l'œil du promeneur de la veille ne découvre plus que des masures, des amas calcinés, des cendres où se meurt l'étincelle, où expire la brise matinale, tandis que le même soleil radieux monte lentement dans la voûte azurée.

Les pertes matérielles sont incalculables, évaluées approximativement à QUINZE MILLIONS de dollars. Tous les moulins, toutes les manufactures, à une ou deux exceptions près, 3,500 maisons, trois églises protestantes, des millions de pieds de bois, tous les beaux édifices de Hull, à part l'église, le presbytère et deux couvents des Sœurs Grises, la gare du Pacifique et toutes ses dépendances, tout a été annéanti et nivelé au ras du sol.

Les églises catholiques ont été toutes épargnées, et les chers paroissiens de Hull et d'Ottawa-Ouest, si dévoués aux édifices du culte ont réussi, à force de dévouement, de prières et de pleurs, à toucher la clémence céleste et à sauver leurs sanctuaires.

Qui dira les conséquences du désastre ? Elles sont inappréciables, si l'on songe aux 3,500 familles ruinées ou à peu près, au grand nombre d'ouvriers sans ressource et sans travail, de commerçants obérés de crédits, de bourgeois dépouillés de leurs épargnes, si l'on songe surtout aux scènes navrantes de gémissements et de sanglots, de déchirements et de désolation, aux souvenirs et aux documents de famille consumés et annéantis, aux six cadavres retirés des décombres, aux germes de maladie et de mort que beaucoup ont peut-être contractés, au lendemain douloureux réservé à des milliers d'enfants et de mères de famille sans pain, sans vêtement, sans asile domestique.

Il reste à bénir la Providence qu'une si lamentable catastrophe n'ait point coïncidé avec les frimas de l'hiver, avec les ombres de la nuit ; l'étendue des malheurs à déplorer, dans cette alternative, épouvante l'imagination et dérouté les conceptions les plus optimistes.

Une immense consolation rassérène en ce moment les âmes assombries et relève les courages brisés: la très grande majorité des victimes du fléau, pauvres canadiens catholiques, a manifesté, depuis ce jour, une grandeur d'âme touchante, l'héroïsme de la plus sublime résignation. De tels sentiments honorent leurs croyances religieuses, et leur mériteront, avec le regard béniissant de leur Père des cieux, les témoignages de la sympathie qui pleure avec ceux qui pleurent, de la charité qui donne à ceux qui ont faim.

(*Revue Littéraire de l'Université d'Ottawa.*)

Après cette fidèle description les lecteurs du Calendrier aimeront à lire et conserver les documents suivants qui disent bien haut les profondes sympathies du public à l'égard des incendiés.

De tout cœur nous disons merci à Mgr. l'Archevêque d'Ottawa, à N. S. les Archevêques et Evêques du Canada, au T. R. P. Général des Oblats, au R. P. Provincial et à tous nos dévoués amis qui ont pris une si large part à notre douleur.

CIRCULAIRE AU CLERGE

ET AUX FIDÈLES.

Tout à Jésus par Marie, reine des cœurs.

ARCHÊVECHE D'OTTAWA, LE 1^{er} MAI 1900.

Quête pour les incendiés d'Ottawa et de Hull.

CHERS COOPÉRATEURS,

MES CHERS FRÈRES,

La date du 26 avril 1900 rappellera une calamité lamentable qui a plongé dans un deuil profond les citoyens de deux villes sœurs, une catastrophe épouvantable qui a produit une commotion inusitée dans l'Empire Britannique, tout entier, dans la grande République voisine et l'Europe elle-même. Un immense incendie a détruit la plus riche moitié de Hull et la partie ouest d'Ottawa.

Le feu commença son œuvre de destruction sur les onze heures du matin; comme s'il eut été capable de haine, de rage, de frénésie, un vent violent ne cessa de souffler et d'activer les flammes que fort tard dans la nuit; le vent aidait le feu; le feu se laissait porter

au proche et au loin. Des tisons ardents volaient de toutes parts et tombant d'ici, de là, élargissaient avec une rapidité incroyable, le brasier dans lequel disparaissaient promptement bureaux, magasins, manufactures, moulins, usines, maisonnettes des pauvres, demeures des citoyens à l'aise, châteaux des riches, une institution de charité et plusieurs écoles catholiques. Une tristesse énervante envahissait les âmes. Trois de nos paroisses vont se trouver dans un grand embarras financier. La moitié des paroissiens de Hull, les trois quarts des catholiques fréquentant l'église de Saint-Jean-Baptiste et celle de Notre-Dame du Bon Conseil (St. Mary's) à Ottawa, ont passé par le feu. Quand pourront-ils payer leur quote-part de la lourde dette qui pèse sur ces églises? D'où viendront les ressources, les revenus? . . . C'est triste . . . Mais ce qui est plus triste encore, c'est la perte de quelques vies.

L'habileté reconnue de chefs des Brigades du feu, la vaillance poussée jusqu'à l'audace, l'énergie, l'activité des pompiers, l'aide des hommes de bonne volonté, rien, pas même l'eau, n'a pu opposer un obstacle infranchissable à l'élément destructeur.

Durant les heures que les flammes impitoyables ont porté l'épouvante dans nos deux chères cités, la terreur augmentait à chaque instant, la foule s'affolait, les victimes de l'incendie voyaient se remplir jusqu'au bord la coupe de douleur et de misère à laquelle les riches et pauvres devaient boire. Impossible d'assister à un spectacle plus lugubre! Ottawa n'avait jamais tant souffert; aucun des trois grands feux de Hull n'avait ainsi dévasté cette ville. Qui pourrait décrire les scènes de désolation de cette affreuse journée!

Des milliers et des milliers de personnes sont sans abri, sans autres vêtements que ceux qu'ils portaient en quittant précipitamment leurs demeures vite réduites en cendres. Ce qui avait demandé tant de temps à acquérir est détruit en moins d'un jour; il ne reste rien des épargnes de dix, quinze, vingt années et plus, faites au prix d'un travail dur, pénible, épuisant: il en est ainsi pour des centaines et des centaines de travailleurs; les plus riches eux-mêmes pourront-ils réparer, du moins en grande partie leurs pertes?

La détresse, la souffrance, la maladie suivent déjà le fléau dévastateur.

Voyez-vous ces hommes, ces femmes, ces enfants qui manquent

de tout? Ils sont à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel : ils prient . . . Ils récitent la sublime oraison : "*Notre Père qui êtes aux cieux . . . que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel . . . Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*"

Quel cœur peut rester insensible? Qui ne sent ses yeux s'humecter de larmes? Qui est assez égoïste pour ne pas éprouver un besoin de faire la charité?

Oh ! il ne sera pas dit que les pauvres victimes ont prié en vain. Non, car déjà elles sont consolées par les paroles de sympathie qui leur sont adressées, et par les secours qu'elles reçoivent.

Notre gracieuse et auguste souveraine, plusieurs de nos anciens gouverneurs, nombre d'autres personnages amis, les ont encouragées en leur exprimant la part qu'ils prennent à leur malheur.

Les pouvoirs publics font noblement leur devoir. Un comité de secours, digne de la confiance générale, est établi et organisé. Il distribue prudemment et largement les secours qui, chaque jour, arrivent plus abondants.

Mais il faut que tous viennent en aide, s'il est nécessaire, de soulager toutes les misères, s'il est urgent de fournir aux incendiés les moyens de reconstruire au plutôt leurs maisons.

C'est pourquoi je viens faire appel à votre générosité, dont vous avez donné tant de fois la preuve, et je demande qu'une quête, en faveur des incendiés d'Ottawa et de Hull, soit annoncée dimanche prochain et faite le dimanche suivant dans toutes les églises et chapelles du diocèse.

Je vous prie Chers Coopérateurs, d'en envoyer le produit sans retard à M. le Procureur de l'archevêché. Je vous laisse le soin d'ajouter à mon appel ce qui lui manque pour être aussi efficace que l'occasion l'exige.

Pour moi, je me contente de répéter la parole de Tobie à son fils : Comme vous le pourrez, soyez miséricordieux ; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, même de ce peu, ayez soin de donner de bon cœur, car vous vous amasserez ainsi le trésor d'une bonne récompense au jour de la nécessité." (Tobie, IV, 8, 9.)

Je prie Dieu de vous préserver de tout danger, de vous rendre prospères, de vous bénir.

† J. THOMAS, Archev. d'Ottawa.

Appel de Mgr l'archevêque de Montréal:**A la générosité des fidèles de son diocèse**

ARCHEVÊCHÉ DE MONTRÉAL, LE 27 AVRIL 1900.

Aux catholiques du diocèse de Montréal.

Mes très chers frères, (1)

Vous savez l'épouvantable catastrophe dont les villes de Hull et d'Ottawa viennent d'être le théâtre. Nous n'y pouvons songer sans verser des larmes. L'incendie a semé partout la désolation et la ruine. Des milliers de familles sont sans abri, sans pain, plongées dans la plus affreuse misère. Des églises, des couvents, des maisons de charité ont été détruits de fond en comble. L'hospice des Sœurs de la Miséricorde de Montréal n'a pas été épargné.

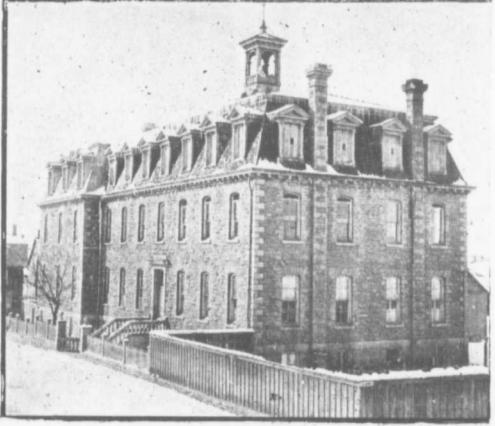
C'est une calamité publique et à l'heure où nous traçons ces lignes, nous n'en pouvons pas encore mesurer toute l'étendue.

En présence d'une pareille épreuve, un double devoir nous incombe à tous: la prière d'abord pour les pauvres incendiés, afin qu'ils aient la force de supporter avec résignation le malheur qui les a frappés; puis la charité.

Oh! oui la charité! C'est le moment de pratiquer noblement cette divine vertu. Il faut venir au secours de nos compatriotes, de nos frères éprouvés. Faisons pour eux ce que nous voudrions que l'on fit pour nous-mêmes, si nous étions à leur place.

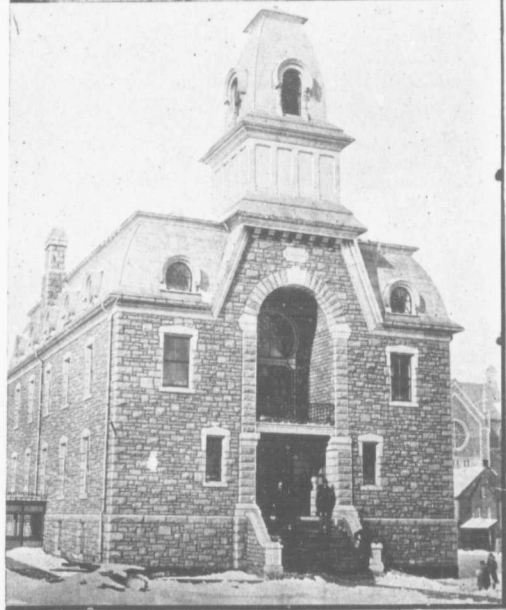
Jamais la générosité du diocèse de Montréal n'a été sollicitée en vain. Nous comptons sur elle aujourd'hui comme par le passé. Malgré les œuvres nombreuses que nous poursuivons, malgré nos besoins, malgré notre pauvreté même, unissons-nous dans un même sentiment de compassion; que pas un membre de la famille catholique, même l'indigent, ne reste indifférent en face de si grandes douleurs; sachons nous priver et faire des sacrifices pour les soulager.

(1) Cette lettre fut publiée dans les journaux, pendant que le feu dévorait encore les villes sœurs de Hull et d'Ottawa. C'était le moyen le plus sûr d'être entendu sans retard jusqu'aux extrémités du diocèse.



Palais de Justice.

Collège Notre-Dame (brulés).



Bureau de Poste.

Hotel-de-ville (brulés).

A ces causes, nous ordonnons que dimanche prochain, dans toutes les églises du diocèse, une quête soit faite à chaque messe et à chaque office, en faveur des incendiés de Hull et d'Ottawa. Le produit de ces quêtes devra être envoyé à l'archevêché, dès lundi prochain.

Si des collectes destinées à d'autres fins avaient été annoncées pour ce jour, qu'elles soient remises à un autre dimanche.

Enfin nous espérons qu'un comité de secours va être organisé sans retard parmi les citoyens et nous nous inscrivons nous-même sur la liste pour cinq cents dollars.

Encore une fois nous vous demandons, très chers frères, de vous montrer charitables; et nous vous promettons, avec confiance, la bénédiction de Dieu en retour de ce que vous ferez pour les malheureux.

† PAUL, arch. de Montréal.

L. J. C. et M. I.

PARIS, le 1^{er} Mai 1900.

AU R. P. VALIQUELLE, O. M. I. Supérieur de Hull.

MON REVEREND ET BIEN CHER PERE.

Nous avons appris par les journaux le grand malheur qui vient de frapper votre population de Hull. Nous n'avons pas encore les détails mais ce qu'en disent les dépêches suffit pour nous faire mesurer l'étendue du désastre. Il nous tarde de savoir d'une manière positive si nos établissements ont été épargnés. Le R. P. Lacombe nous l'affirme, d'après ce qu'on lui a dit au consulat, mais nous ne serons complètement rassurés que lorsque nous aurons des nouvelles directes.

Croyez, mon Révérend et bien cher Père, à toute la part que nous prenons à votre douleur dans cette épreuve qui frappe surtout vos paroissiens, c'est-à-dire vos enfants. Que de souffrances! Que de ruines irréparables malgré les secours de la charité:

Veillez être l'interprète de mes sentiments auprès de tous les pères et recevoir, avec ma bénédiction, l'assurance de mon affectueux dévouement en N.-S. et M. I.

C. Augier, O. M. I. Sup. Général.

L. J. C. et M. I.

Maison des Pères Oblats

107, RUE VISITATION.

MONTREAL, 27 AVRIL 1900

MES BIEN CHERS PERES

Nous avons appris hier soir et ce matin la lamentable nouvelle. Est-il donc vrai que ce pauvre Hull n'est plus qu'un monceau de ruines! Il va sans dire que vous avez toutes nos sympathies dans l'épouvantable catastrophe qui vient d'éprouver votre population. Par quelles terribles angoisses vous avez dû passer depuis 24 heures!

Je bénis Dieu avec vous que votre église et votre maison aient été épargnées, c'eût été le comble du désastre s'il en eût été autrement.

Je tâcherai d'aller vous voir la semaine prochaine. Donnez-moi des détails. Je reviendrai de Québec lundi matin.

Bien à vous en N-S. et M. I.

J. Jodoin O. M. I. Prov.

L. J.-C. et M. I.

MONTREAL, 27 Avril 1900.

RÉVÉREND PÈRE VALIQUETTE, O. M. I. Curé, HULL.

RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

Hier encore et pour la quatrième fois depuis vingt ans, le feu s'est attaqué à la ville de Hull; et cette fois, non seulement pour la ravager en partie, mais pour la détruire en totalité si possible.

Cette conflagration répand partout l'affliction la plus vive. Comment vous dire ce que je ressens, moi qui ai travaillé durant six ans au milieu de cette population dont les intérêts me sont et me seront toujours chers?

Les familles sont privées de leurs logis! les ouvriers n'ont plus de manufactures! les enfants sans écoles! Quelle désolation!

Au milieu de la ruine générale, reste cependant l'Église, la maison de prières, où demeure le Dieu qui sait reconforter, consoler, relever. "*Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*" Voilà ce que je lisais il n'y a qu'un instant. Avec l'apôtre je souhaite que pour ceux qui aiment Dieu tout se change en bien. Ce sera aussi l'objet de ma prière.

Recevez pour vous-même, mon cher Père, pour toute votre communauté, et pour les chers Paroissiens de Hull, l'expression de ma douloureuse sympathie, l'espoir de voir régner avant longtemps le bien-être où il n'y a aujourd'hui que des ruines.

Que Dieu le veuille!

Votre frère en Jésus et Marie Immaculée,
L. Lauzon, Ptre. O. M. I.

L. J.-C. et M. I.

PRINCE-ALBERT, le 4 Mai 1900.

MON RÉVÉREND PÈRE.

C'est les larmes aux yeux que nous venons de lire les détails de l'épouvantable catastrophe qui a réduit en cendres la ville de Hull et une partie de celle d'Ottawa. Nous souffrons tous avec vous, mon Révérend Père, et avec tous vos enfants. Nous sommes pauvres, mais nous ne pouvons pas ne pas venir au secours de pareilles infortunes.

Ci-inclus \$ 5.00 pour tant de pauvres que vous avez à soulager.

Daigne le bon Dieu vous soutenir tous au milieu de cette terrible épreuve, et vous envoyer d'abondants secours, c'est mon vœu le plus ardent.

Croyez-moi, mon Révérend Père,

Votre tout dévoué frère, en J. et M. I.

A. Duhaut, O. M. I.

L. J.-C. et M. I.

ST-SAUVEUR, QUÉBEC, 27 Avril 1900.

MON RÉV. PÈRE,

C'est avec stupeur que hier soir, nous apprenions le nouveau malheur dont Hull était encore frappé! Malheur tel, si nous en croyons la rumeur, qu'il laisserait bien loin derrière lui les malheurs précédents! Nous ne pouvons nous résigner à at-

tendre au lendemain pour avoir des nouvelles plus certaines: Nous téléphonons au "Soleil," au "Télégraphe," au "Chronicle" demandant des nouvelles du feu de Hull. "Le feu continue à faire rage, aucune particularité;" nous répond-on des trois bureaux. .

Ce matin, aussitôt que nous l'avons pu, nous avons envoyé chercher le "Chronicle," journal du matin, mais s'il nous donne une idée du désastre, il nous laisse, en ce qui vous concerne, sous la plus poignante appréhension!

L'eau a-t-elle été assez abondante pour préserver votre église? Un petit mot s'il vous plaît. On n'est pas resté 15 ans à Hull pour rien.

Mes sympathies et mes condoléances à tous vos malheureux paroissiens.

J.-B. Grandfils, O. M. I.

POUR LES INCENDIÉS DE HULL ET OTTAWA.

La souscription de la société Saint Jean-Baptiste de St Sauveur.

Nous avons déjà annoncé que la Société Saint-Jean-Baptiste de St-Sauveur avait généreusement souscrit \$ 100 pour les incendiés de Hull et Ottawa. Voici la correspondance qui a été échangée à ce sujet entre le Révérend Père Tourangeau, chapelain de la société, et le Révérend Père Valiquette, supérieur de la desserte de Hull :

ST-SAUVEUR DE QUÉBEC, 3 Mai,

AU R. P. VALIQUETTE, O. M. I., Supérieur, HULL,

MON RÉVÉREND PÈRE,

La Société St-Jean-Baptiste de St-Sauveur de Québec, dont j'ai l'honneur d'être le chapelain, convoquait, mardi dernier, tous ses membres à une réunion extraordinaire. M. Téléphore Verret, son digne président, rappela, en termes pleins d'une charitable émotion, les malheurs qui venaient de plonger nos compatriotes de Hull et d'Ottawa dans la plus grande détresse.

Il fit comprendre à son auditoire, avec une conviction pénétrante, qu'il était du devoir de notre société patriotique de secourir ces malheureux éprouvés et il proposa de "vider" littéralement entre vos mains les petites épargnes amassées dans la caisse de la société.

La proposition fut acceptée à l'unanimité et on me pria de me faire auprès de vous l'interprète des sentiments de charitable sympathie qui animent dans cette circonstance malheureuse tous les

Canadiens Français de St-Sauveur de Québec. Veuillez bien dire à vos chers affligés que, si notre caisse eut contenu une somme plus grande, ce ne serait pas un simple billet de cent dollars que vous trouveriez sous ce pli. Mais nous vous donnons tout ce que nous avons et nous vous le donnons de grand cœur. Nous prions Dieu qu'Il veuille bien suppléer à notre pauvreté, en donnant à tous vos malheureux une somme de courage égale à l'immense épreuve dont ils sont les victimes.

Veuillez croire, encore une fois, à nos sentiments de la plus vive sympathie et de la charité la plus chrétienne.

E. J. A. Tourangeau, Ptre,
Chaplain de la Société St-J.-B.,
St-Sauveur de Québec.

Réponse:

HULL, le 4 Mai 1900.

AU R. P. TOURANGEAU, O. M. I.

Chaplain de la Société St-J.-B. de St-Sauveur de Québec.

MON RÉV. ET CHER PÈRE,

Veuillez accepter pour vous et pour la Société St-Jean-Baptiste de St-Sauveur de Québec, dont vous êtes le digne chapelain, nos sincères remerciements pour le chèque de cent dollars que vous m'avez adressé pour nos malheureux incendiés. Un acte de charité qui va jusqu'à vider une caisse! Mais, c'est de l'héroïsme; et la société qui se rend jusque là possède l'esprit chrétien dans toute sa vigueur. Je félicite votre société St-Jean-Baptiste de cet acte et la prie de croire que je lui garde un souvenir impérissable de gratitude.

Votre confrère dévoué,

A. N. Th. Valiquette, O. M. I. Curé.

N. B. — Votre chèque est entre les mains du comité général, à Ottawa.

A. V.

(*“ Le soleil ” de Québec, 14 mai 1900.*)

QUÉBEC, 27 Avril 1900.

MON RÉV. PÈRE,

Quelle affreuse nouvelle m'ont apportée les journaux d'hier soir!..... La foudre, tombant à mes pieds, ne m'aurait pas plus terrifié!..... Mais, c'est un désastre terrible que cet incendie qui vient d'anéantir presque toute votre paroisse, si les rapports que j'ai lus sont véridiques!!.....

Votre cœur de Pasteur aimant et dévoué doit être bien meur-

tri! Ai-je besoin de vous dire, mon cher Père, jusqu'à quel point je partage votre chagrin? Oh! vous le savez n'est-ce pas? votre peine est la mienne; j'en ressens toute l'amertume, toute la profondeur. Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit; ma pensée était chez-vous; je vous voyais au milieu des affligés, relevant leur courage, prodiguant à tous consolations. . . . j'ai pleuré et j'aurais donné beaucoup pour n'être pas si éloigné.

J'espère cependant qu'il y a eu exagération et que le malheur n'est pas si grand qu'on l'a dit. J'ai hâte d'avoir d'autres renseignements.

Je veux croire que l'église et votre résidence ont été épargnées; oh! oui, Dieu vous a gardé, j'en ai la confiance.

Je prie beaucoup pour vous qui aurez, après tout cela, un surcroît de soucis, de travail et fatigues de toutes sortes. Je prie encore pour vos chers affligés afin que Dieu leur donne force et courage.

Bien à vous,

—***●***—

HULL EN DEUIL.

Les derniers jours d'avril et les premiers jours de mai de la dernière année du dix-neuvième siècle seront marqués dans l'histoire de Hull par deux pages de deuil et de larmes. Après la conflagration du 26 avril, vient la mort du R. P. Charles Lefèbvre, le 9 mai.

Elle n'est donc pas loin de la vérité cette note trouvée dans un cahier du cher défunt et citée par le R. P. Supérieur au commencement de son allocution après le service :

“ Les malheurs comme les oiseaux qui émigrent, ne vont pas seuls. Comme les grandes vagues, coulant l'une après l'autre, roulent avec une rapide succession et vont assaillir les barrières de roc que la nature leur oppose, ainsi les vagues de l'épreuve et des infortunes, déferlent sur la pauvre humanité avec une force incessante. ”

Nous donnons ci-après des documents qui montrent quelle estime on avait à Hull pour le cher et regretté défunt.

Pour nous, ses frères en religion, qui l'avons connu plus intimement, nous savons combien ces éloges sont mérités. Le P. Lefèbvre, n'a cessé de nous édifier par sa piété, sa douceur, sa charité, son zèle infatigable, durant les trois années qu'il a passées dans cette communauté. Son départ laisse dans la paroisse un vide qui sera longtemps et vivement senti.

MORT D'UN OBLAT DE HULL.

Le R. P. Chs. Lefèbvre est décédé ce matin à 12.45 heures au presbytère de Hull. On peut dire que le défunt est victime de l'incendie du 26 dernier. La fatigue qu'il s'est imposée au déménagement et l'émotion qu'il a ressentie lors du feu l'ont privé depuis du sommeil et il a succombé à l'épuisement. Il s'est éteint tranquillement entouré de ses frères en religion. Le R. P. Lefèbvre est natif de Châteauguay. Il étudia au collège de Montréal, prononça ses vœux à Ottawa en 1888 et fut ordonné en 1892 par Mgr l'archevêque Duhamel. Il souffrait déjà des poumons. Il alla à Calgary pour récupérer ses forces puis quand il revint son médecin l'envoya au Désert dont l'atmosphère lui fut plutôt défavorable. Il revint à Hull où il exerçait son ministère depuis trois ans. Sa mort cause des regrets sincères au sein de la population, qui admirait son zèle et son dévouement. Il était deuxième directeur de la Congrégation des hommes, récemment fondée et au bien-être matériel et spirituel de laquelle il a consacré une partie de son temps. Il était très assidu au confessionnal et auprès des malades. Son corps repose dans une chapelle ardente au presbytère, où le public peut aller prier jusqu'à deux heures demain après-midi, alors qu'aura lieu la translation des restes mortels à l'église et la récitation de l'office des morts.

La congrégation des hommes récitera l'office des morts à huit heures jeudi soir, à l'église, après quoi les portes du temple seront fermées au public jusqu'au lendemain. Le service sera chanté à huit heures vendredi matin. Le R. P. Supérieur a télégraphié la mort du R. P. Lefèbvre à toutes les maisons d'Oblats en Canada et aux Etats-Unis, ainsi qu'à Mgr Duhamel, à Québec. Le curé de Sherbrooke et le Dr Lefèbvre de Valleyfield, sont frères du défunt, dont les vieux parents habitent aussi Sherbrooke.

(" LE TEMPS " D'OTTAWA, 9 MAI 1900.)

Les obsèques d'un Père Oblat.

AUTRES NOUVELLES.

Les obsèques du R. P. Lefèbvre ont eu lieu, ce matin, à Hull. Le R. P. Legault, supérieur des Oblats à Montréal, a officié au service, accompagné des RR. PP. Georget et Bellemare, de Hull. Mgr Duhamel a fait l'absoute, assisté des RR. PP. Harnois et Poli, d'Ottawa. Le R. P. Valiquette, supérieur à Hull, a fait une très touchante allocution et prononcé l'éloge du défunt. Un chœur spécial, dirigé par M. P. H. Durocher, a chanté le service. Mme S. Simon tenait l'orgue. Le rév. frère directeur du collège de Hull avec un chœur d'élèves a aussi prêté son concours. Les RR. PP. Forget, Georget, Desjardins, Bellemare et Perdereau ont porté le corps et conduit le deuil avec le frère du défunt. On remarquait parmi les assistants MM. les chanoines Campeau, Plantin et Bélanger, M. l'abbé Groulx de l'évêché, MM. les curés Labelle, d'Aylmer, Beausoleil, de Ste-Anne, Mangin, de Jeanne d'Arc et Charlebois, de Pelissier, M. Arthur Carrière, vicaire de Grenville, les RR. PP. Léonard et Alexis, capucins ; les RR. PP. Constantineau, recteur de l'université d'Ottawa, Froc, Boisramé, Poli, Perdereau, Harnois, supérieur du Juniorat, Duvic, supérieur du scolasticat, ainsi que les pères de Hull. Les laïques étaient représentés en très grand nombre. La congrégation des hommes précédait le corbillard et la garde Léon XIII faisait haie, épée au clair.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Hull. C'est le premier père enterré à ce cimetière. Les autres pères décédés à Hull sont les RR. PP. Reboul et Cauvin, qui gisent dans les voutes sous le transept et le R. P. Charpenay qui a été enterré à Lachine. Les oblats ont un terrain spécial au cimetière de Hull.

(" LE TEMPS " D'OTTAWA, 11 MAI 1900.)

HULL, 20 MAI 1900.

CONGRÉGATION DES HOMMES DE NOTRE DAME DE GRACE.

La mort soudaine du Révérend Père Lefèbvre O. M. I., directeur de la congrégation des hommes de Notre Dame de Grâce, a produit dans tous les rangs de la société de la ville de Hull, mais particulièrement au sein de cette congrégation, une douloureuse émotion.

Bien que faible de santé, et étant déjà, comme attaché à la cure de Hull, chargé de nombreux travaux apostoliques,

il s'était, depuis plus de deux ans, consacré à faire de cette congrégation, une association pieuse et toute fraternelle. Par son zèle, son dévouement et son esprit, si éminemment religieux, le Rev. Père Lefèbvre, a agrandi dans Hull le culte de Marie Immaculée, et sous sa direction, plus de 200 membres se sont enrolés sous la bannière de la très Sainte Mère de Dieu.

Qu'il nous soit permis de rendre un dernier hommage à celui qui a été, pour nous tous, un ami sincère et dévoué, un cœur généreux et compatissant, puis avant tout et toujours un homme de bons conseils.

Enfant soumis à la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, à la sainte congrégation des Oblats de Marie Immaculée, il nous a appris l'obéissance et nous a montré la voie qui conduit à la céleste patrie.

Puissions-nous l'imiter et garder longtemps le souvenir de son abnégation, de son zèle pour le service de Dieu, de son amour, de son inaltérable confiance dans la puissance et la protection de la très Sainte Vierge Marie, qu'il priait avec tant de ferveur.

En lui, la congrégation des Oblats a perdu un de ses membres les plus dévoués et nous prions le Révérend Père Supérieur d'accepter le témoignage de nos sincères regrets et de notre profonde sympathie.

D. C. SIMOND,	G. LAFOND,
JOS. BINETTE,	ART. CARON,
HORM. PITRE,	F. J. LABELLE,

D. N. FORGET O. M. I. Dir.

Extrait du livre des délibérations des Commissaires d'écoles de la cité de Hull.

Province de Québec

Municipalité de la cité de Hull.

A une session des commissaires d'écoles de la municipalité de la cité de Hull, tenue au domicile de leur secrétaire

trésorier, au no 131 de la rue Inkerman, en la cité de Hull, à sept heures du soir, jeudi, le dixième jour de mai mil neuf cent, et à laquelle session sont présents — Damien Richer, écuyer, président, au fauteuil, le R. P. Adrien N. Valiquette, et messieurs Moïse Trudel, Adolphe Berthiaume et Basile Carrière, tous commissaires d'écoles.

Le secrétaire trésorier est aussi présent.

Proposé par M. Berthiaume,

Que les membres de ce bureau ont appris avec douleur, la mort du R. P. Charles Lefèbvre, l'un des membres les plus dévoués de la maison des RR. PP. Oblats de cette ville et qui repose actuellement sur sa couche mortuaire, et croient devoir offrir à la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et à la famille du regretté défunt, leurs profondes sympathies.

Par son affabilité, ses manières modestes et engageantes tout à la fois, au sein des congrégations qu'il dirigeait avec une infatigable énergie, malgré son état de souffrance; par le zèle et le dévouement qu'il consacrait à la cause de l'éducation de la jeunesse confiée à ses soins intelligents, comme visiteur des écoles de sa juridiction, le Révérend Père Lefèbvre a su se gagner tous les cœurs et son souvenir vivra longtemps dans la mémoire des fidèles de cette paroisse, où il ne laisse que des regrets.

Adopté unanimement.

(Pour extrait conforme)

J. O. LAFERRIÈRE.

Sec. Trés.

Hull, 17 Mai 1900.

Rev. P. Valiquette, O. M. I. Supérieur,

Chapelain de la Garde d'Honneur Léon XIII.

Hull, Qué.

Rév. Père,

La Garde d'Honneur Léon XIII de la Cité de Hull a appris avec douleur la mort du Rév. Père Lefebvre, arrivée le 9 de ce mois.

À cette occasion, la Garde a passé une résolution que voici : —

“ Proposé par le Commandant Jos. Deslauriers, appuyé par tous les Officiers et Gardes de la Garde d'Honneur Léon XIII.

Que la Garde a appris avec peine la mort du Rév. Père Lefebvre, O. M. I. arrivée le 9 du courant.

Ce bon Père Lefebvre était aimé par un grand nombre de personnes, qui l'estimaient et le chérissaient à cause de sa grande piété et de son zèle ardent dans le service de Dieu.

Que la Garde d'Honneur Léon XIII offre au Rév. Père Valiquette Supérieur, Chapelain de la Garde, et aux autres Rév. Pères qui méritent cette ville, un vote de condoléance et de sympathie, dans le malheur qui vient de les frapper. ”

Ayant rempli mon devoir comme soldat, j'ai l'honneur d'être Rév. Père,

Votre enfant soumis,

Geo. Ardouin, Jr.

Secrétaire G. H. L. XIII.

Hull, Qué.

St. Jean-Baptiste.

Sherbrooke-Est, 9 Mai 1900.

Mon Rév. Père,

Je viens de recevoir un télégramme m'annonçant la mort de mon cher frère Charles et m'invitant pour les funérailles vendredi.

Je regrette de vous dire que je ne puis y aller vu que je viens d'avoir une maladie grave — congestion de pou-

mons — et que je ne suis pas assez fort encore pour entreprendre un si long voyage durant un temps si désagréable.

C'est avec beaucoup de peine que je vous écris ces quelques lignes me voyant dans l'impossibilité de me rendre pour prier une dernière fois sur la tombe d'un frère bien-aimé; il faut bien se résigner à la volonté de Dieu.

Si vous voyez quelques membres de la famille veuillez les mettre au courant de ma position, et leur dire que c'est avec un sincère regret que je n'ai pu me rendre aux funérailles de mon frère; mais voyant que je ne puis assister à ses funérailles j'ai décidé de lui faire chanter un service dans ma paroisse lundi, le 14 mai.

Vous voudrez bien me mettre au courant des derniers moments de sa maladie: s'il a eu le temps de bien recevoir tous les sacrements et s'il a eu sa connaissance jusqu'à la fin, enfin dans quel endroit il a été inhumé?

Je vous remercie pour tous les bons services et les bons soins que vous avez donnés à mon cher frère tout le temps qu'il a été dans votre communauté.

En terminant, je me recommande à vos prières et aux prières de vos bons Pères.

Croyez-moi votre tout dévoué,

J. A. Lefèbre P^{tr}. Curé.

Hull, le 29 mai 1900.

Au R. P. Valiquette O. M. I. Supérieur.

Vénéral Chapelain,

La Cour Saint-Georges, No 317, de l'Ordre des Forestiers Catholiques a appris avec peine la mort prématurée du R. P. Lefèbre.

Le Tout-Puissant l'a rappelé à Lui après une vie de dévouement aux salut des âmes; nous nous inclinons devant ses desseins impénétrables.

La Cour Saint-Georges ose humblement vous offrir un vote de condoléance pour la perte du cher défunt qui vous était uni par les liens du saint ministère.

Veuillez accepter ces sentiments sincères et respectueusement dévoués.

Jos. Duguay.

Secrétaire.

LE TIERS-ORDRE

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

ESPRIT DU TIERS-ORDRE.

1° C'est d'abord un esprit pleinement catholique. Adhésion complète à la foi de l'Eglise, soumission absolue à son Chef, obéissance aux ordres et même aux désirs des supérieurs ecclésiastiques.

Les Tertiaires aiment à voir Dieu, à l'exemple de saint François, dans tous les prêtres, et spécialement dans les Evêques, et d'une manière éminente dans le Pontife romain. Ils doivent ainsi mériter, comme saint François, le titre glorieux d'*hommes vraiment catholiques*.

2° C'est encore un esprit de zèle et de dévouement pour les œuvres et pour les âmes. Car saint François, leur père et leur modèle, a été un homme apostolique, suscité pour restaurer l'Eglise de Dieu et pour conquérir à Dieu les âmes de ses frères.

3° Enfin, c'est un esprit de détachement évangélique, de charité et d'union, d'humilité et de pénitence, un esprit de ferveur et d'amour séraphique.

BUT DU TIERS-ORDRE.

Ce but est double. Le séraphique Père saint François voulait d'abord donner aux fidèles un moyen de sanctification personnelle, un remède contre les entraînements du monde, une voie sûre et facile pour arriver au ciel.

“ *Je veux vous faire aller tous en paradis!* ” C'était le cri de son cœur au moment où il promulguait l'indulgence si précieuse de la Portioncule. Et c'est mû par cette pensée et par ce désir qu'il instituait le Tiers-Ordre et en donnait l'habit et la règle à Luchésius et à Bonadona, son épouse.

Mais il se souvenait en même temps de la parole qu'il avait entendue de la bouche du Crucifix : *François, va et répare ma maison que tu vois tomber en ruines*. Il était suscité, en effet, selon la vision du Pape Honorius, pour soutenir de ses épaules l'Eglise chancelante, et il accomplissait sa mission, non seulement en fondant l'Ordre des Frères Mineurs et celui des Clarisses, mais aussi le troisième Ordre,

qu'il recrutait dans le monde, et qui devenait pour l'Eglise un puissant auxiliaire dans les luttes de la foi et de la vertu.

“ *Les associés du Tiers-Ordre, dit Léon XIII, montrèrent autant de piété que de courage à défendre la religion catholique, et Grégoire IX, notre prédécesseur, loua publiquement leur foi et leur vaillance. Il n'hésita point à les couvrir de son autorité, et, pour leur rendre hommage, à les appeler les soldats du Christ, les nouveaux Macabées.* ”

Qui niera l'opportunité de cette ligue, aujourd'hui que les impiés avec une audace satanique renouvellent tous leurs anciens combats ?

Deux hommes, deux saints Tertiaires, dans ce siècle, précédant Léon XIII, semblent avoir prévu la nouvelle impulsion qui allait être donnée au Tiers-Ordre, et le but social qui allait être obtenu par lui.

“ *La réapparition du Tiers-Ordre et sa merveilleuse propagation dans nos villes et dans nos campagnes, disait le vénérable curé d'Ars, voilà le moyen choisi par la Providence pour notre résurrection morale et religieuse.* ”

Et Mgr de Ségur exprimait la même pensée quand il appelait le Tiers-Ordre la *contre-maçonnerie catholique*, montrant la force sanctifiante de la grande institution franciscaine et la présentant comme *le fondement de l'espérance de l'univers chrétien*.

INDULGENCES DE LA PORTIONCULE.

Grâce à une demande du R. P. Léonard, gardien du couvent de Capucins d'Ottawa, notre S. P. le Pape Léon XIII, accorda, le 17 Février dernier, l'indulgence de la Portioncule à notre chère église de N. D. de Grâce.

En quoi consiste cette indulgence ?

C'est une communication du grand privilège accordé par Notre-Seigneur lui-même à la chapelle de Notre-Dame-des-Angeles, dans une circonstance mémorable.

En 1221, au mois d'Octobre, S. François d'Assise, étant en prière dans une petite grotte voisine de la chapelle, implorant le pardon des pécheurs, selon sa coutume, fut averti

par un ange de se rendre à la chapelle où il trouverait Jésus-Christ et sa sainte Mère accompagnés d'une multitude d'Ange.

Le saint s'y rendit aussitôt, et vit en effet N.-S. Jésus-Christ et la Sainte Vierge environnés d'Ange et tout resplendissants de lumière. Notre-Seigneur dit au saint : " François, je sais le zèle avec lequel vous et vos frères procurez le salut des âmes. En récompense demandez ce que vous voudrez " — " Doux Sauveur, répondit S. François, je vous supplie d'accorder que tous ceux qui visiteront cette église reçoivent une indulgence plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés à un prêtre. " Puis, se tournant vers Marie : " Je supplie la Bienheureuse Vierge votre Mère, l'avocate du genre humain, d'intercéder pour me faire obtenir cette faveur. "

La Sainte Vierge intercède, et Jésus, qui ne peut rien refuser à sa Mère, incline vers elle un regard plein d'amour qu'il reporte ensuite sur saint François : " François, lui dit-il, ce que vous demandez est grand, mais vous recevrez des faveurs plus grandes encore. Je vous accorde l'indulgence que vous demandez, mais je veux que vous la fassiez ratifier par mon Vicaire sur la terre. " Immédiatement, François partit, accompagné d'un de ses frères, pour aller demander au Pape Honorius de confirmer cette faveur. Ce qui fut accordé.

Deux ans après cette première apparition, S. François en vit une deuxième dans laquelle Notre-Seigneur lui dit : " Je veux que le temps choisi pour cette indulgence soit depuis le soir du jour où l'apôtre Saint Pierre fut délivré de ses liens, jusqu'au soir du lendemain. Allez de nouveau trouver mon Vicaire sur la terre, pour qu'il fasse publier cette indulgence. " François se rendit à Rome et le Pape fit promulguer l'indulgence pour le deux août.

Depuis cette époque, les Souverains Pontifes ont étendu cette indulgence à toutes les églises de l'Ordre de S. François et à grand nombre d'autres. C'est ce que vient de faire Léon XIII pour l'église de Hull.

Conditions à remplir pour gagner cette indulgence.

1^o La confession. Elle peut se faire la veille et l'avant-veille, c'est-à-dire le 30 juillet. Les personnes qui se confessent toutes les semaines n'ont pas besoin d'une confession spéciale.

2^o La communion. Celle du 1^{er} août suffit.

3^o Visite de l'église ou de la chapelle du soubassement.

On peut gagner autant d'indulgences qu'on fait de visites. Il suffit de réciter une prière par exemple, cinq Pater et Ave, les litanies de la Sainte Vierge, ou toute autre prière, aux intentions du S. Pontife.

Il faut sortir de l'église après chaque visite, comme se-rait de passer de l'église au soubassement et revenir à l'église.

Durant cette année du Jubilé toutes ces indulgences doivent être appliquées aux âmes du purgatoire.

On peut faire ces visites depuis deux heures le 1^{er} aout jusqu'à huit heures le 2 aout.

Nous devons beaucoup de reconnaissance à N. S. Père le Pape pour cette faveur si précieuse, et au R. P. Léonard qui nous l'a obtenue si gracieusement.

Que le 2 aout soit donc un jour de ferveur de prière et d'indulgences. Les âmes du purgatoire attendent ce jour avec impatience : rendons-nous à leurs ardents désirs, et obtenons-leur de sortir en grand nombre des flammes expiatrices pour s'envoler au séjour de l'éternel bonheur.

— La vie est comme un chemin bordé de fleurs, d'arbres et de baissous, d'herbes, de mille choses qui fixeraient sans fin l'œil du voyageur ; mais il passe. Oh ! oui, passons sans trop nous en occuper à ce qu'on voit sur la terre, où tout se flétrit et meurt. Regardons en haut, fixons les cieus, les étoiles, passons de là aux cieus qui ne passeront pas.



R. P. CHARLES LEFÈVRE, O. M. I.

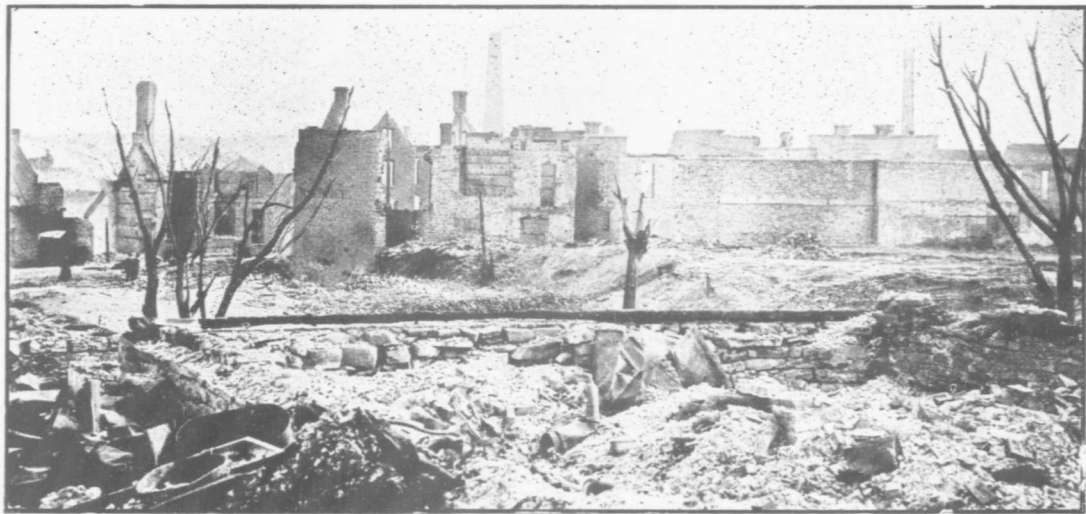
Naissance 1863. Profession religieuse 1888.

Prétrise 1892.

Arrivée à Hull 1er septembre, 1897.

Décès à Hull 9 mar, 1900.

R. I. P.



Rue Principale à Hull.

UNE DISCUSSION ENTRE
BONSENS et GIROUETTE.

(suite.)

GIR. — Je comprends maintenant ce que c'est que l'infailibilité. Mais, dites donc : est-ce que ces deux Papes représentables dont vous m'avez parlé étaient infailibles aussi ?

BONS. — Mais oui, mon ami. Ils n'ont pas été impeccables, malheureusement ; mais ils ont été infailibles comme les autres Papes dans l'enseignement de la doctrine de Jésus-Christ. On a très bien remarqué qu'ils n'ont pas enseigné d'erreur à l'Eglise de Dieu.

Et il ne faut pas que cela t'étonne, mon garçon. Car il en est de l'infailibilité du Pape comme en général de tous les dons et de tous les pouvoirs que Dieu attribue aux pasteurs de l'Eglise en faveur des âmes qui leur sont confiées. Ces pouvoirs-là ne sont pas détruits par les péchés du pasteur qui les exerce, mais ils continuent d'exister en lui malgré les fautes qu'il commet, Dieu l'ayant ordonné ainsi afin que les fidèles ne soient pas privés des grâces divines par suites des fautes de leurs pasteurs.

Voilà pourquoi, mon ami, quoique les Papes soient sujets à pécher, et qu'ils aillent à confesse comme le dernier des chrétiens, cela cependant ne les empêche pas d'être infailibles sur l'enseignement de la Religion, ou, comme on dit, sur la définition de la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

GIR. — Oui ! oui ! avec vos explications, à présent je m'y reconnais.

BONS. — Je pense, mon ami, qu'en voilà assez sur les Papes. Je te rappelle seulement encore une fois que ces rares scandales de l'histoire des Papes, dont les ennemis de la Religion ont fait mille fois plus de bruit que ça ne vaut, sont, pour leur part, une vérification de ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a annoncé : qu'il arriverait des scandales. Oui, il y en a eu dans les Papes juste ce qu'il fallait pour montrer

que les Papes sont des hommes comme les autres, et ne sont pas des dieux.

Mais, à part cela, mon ami, apprends, pour ton instruction et ton édification, que l'histoire des Papes est une belle histoire à lire; que, sur *deux cent soixante-trois* Papes qu'il y a eu, il y en a au moins le tiers qui sont honorés comme saints. Et les autres ont été presque tous des hommes qui se sont attiré l'estime, la vénération, souvent même l'admiration du monde par leurs vertus, leur génie, et toutes leurs grandes qualités.

Et tu sais, mon ami, que le Pape que nous avons aujourd'hui sur la chaire de saint Pierre n'est pas en arrière des gloires du passé. Il est bien comme un nouveau joyau à ajouter à cette couronne de grands et saints Papes qui ceint le front de notre mère la sainte Eglise catholique.

Vois-tu? si j'étais comme Vasivoir, pour rétablir la vraie vérité, à la place de cette page où il a fourré contre les Papes tant de mensonges, où plutôt tant d'erreurs, car je crois qu'il a dit tout cela plutôt par ignorance que pour mentir, je dirais :

“ On vit les chefs de l'Eglise, pendant trois siècles de persécutions fréquemment renouvelées, exposer constamment leur vie pour ne point abandonner les fidèles confiés à leurs soins et être les premiers au martyre comme ils étaient les premiers à l'autel.

“ On les vit, plus tard, au milieu des guerres cruelles et des calamités de tout genre qui désolaient l'Europe, se montrer les pères des peuples qui recouraient à eux de tous côtés comme à un refuge assuré.

“ On les vit, par leurs efforts et leur vigilance, sauver l'Europe et l'empêcher de devenir la proie des barbares qui l'ont convoitée tour à tour, les Huns, les Sarrasins, les Tartares, les Turcs.

“ On les vit, devenus souverains temporels d'un petit royaume nécessaire pour sauvegarder leur indépendance, se

contenter toujours de défendre leurs droits, et refuser constamment de prendre part à aucune guerre d'ambition et de conquête.

“ On vit les chefs de l'Eglise, toujours vigilants sur les besoins des âmes, envoyer de saints missionnaires aux peuples idolâtres, défendre la foi catholique, réunir des conciles, propager partout le règne de la vérité et des bonnes mœurs.

“ On les vit, protecteurs déclarés de l'innocence, de la justice et des droits de tous, défendre énergiquement les faibles contre l'oppression des forts, et s'exposer pour cela à la haine des puissants, qui souvent maltraitèrent les Papes et les envoyèrent en exil.

“ On les vit, éloquents apôtres de l'humilité, de la pauvreté, de la chasteté et de la charité, prêcher la vertu d'exemple encore plus que de parole, et répandre sur le monde entier une multitude de bienfaits, dont tant de gens ingrats et ignorants ne leur tiennent pas compte.

“ On vit enfin les chefs de l'Eglise, à part quelques exceptions insignifiantes par le nombre, se conduire de telle manière, que l'on peut dire d'eux qu'ils sont l'honneur du genre humain, et qu'aucune autre dynastie n'a produit autant de grands hommes que la dynastie des Papes.” Voilà, mon Girouette, ce que maître Vasivoir doit dire, s'il tient à dire la vérité.

Maintenant, comme dernière observation là-dessus, tu peux dire à maître Vasivoir, si un jour tu le vois, que tous les Papes, les meilleurs comme les moins bons, ont prêché qu'il faut aller à la Messe; donc, que maître Vasivoir doit aller à la Messe comme nous autres, et qu'il n'a pas de raison valable ni même apparente de s'en dispenser.

(à suivre.)

Un bon évêque des Etats-Unis, ayant perdu le pauvre vieux cheval qui lui servait pour visiter son vaste diocèse, dut monter dans une diligence, où il trouva pour compagnon de route une sorte de ministre protestant.

Ce dernier voulut, par ses brocards, essayer d'humilier l'évêque devant les autres voyageurs, eux aussi protestants ; il lui dit d'un air plaisant :

— Holà ! il paraît que Votre Illustre Seigneurie aime aussi à voyager sur les moelleux coussins d'une voiture ! Qu'est donc devenu votre cheval d'autrefois ?

— Il est mort, répondit l'évêque, d'une voix douce et humble.

— Pauvre animal ! continua le ministre gouailleur. Votre Seigneurie n'aura sans doute pas pu lui administrer les derniers sacrements ?

— Non, monsieur, dit le prélat, en souriant malicieusement.

— Et pourquoi ?

— Il était protestant.

L'impertinent rieur se tut et devint l'objet des risées de tous ses compagnons qu'il avait voulu exciter contre le pauvre évêque ; ils furent au contraire, jusqu'à la fin du voyage, pleins de respect et de déférence pour Sa Grandeur.

Si l'on savait ce que c'est q'une messe.

Si vous connaissiez le don de DIEU!...

Il y a quelques années, un curé épuisé par les fatigues de son saint ministère, s'était résolu d'aller consulter un médecin très célèbre, et, ce qui ne gêne rien, aussi versé dans les choses de DIEU que dans celles de son art.

— Monsieur le curé, lui dit le bon docteur, après l'avoir interrogé, examiné, sondé, ausculté, monsieur le curé, c'est grave. Vous avez besoin de ménagements extrêmes et d'un repos absolu. Je vous interdis donc toutes les fonctions du ministère pendant la durée du traitement.

— Est-ce que vous me défendez de dire la Sainte Messe ? répliqua le bon prêtre alarmé.

— Oh ! la Messe... non, non, monsieur le curé le :
monde en a trop besoin...

* * *

Un missionnaire était épuisé de fatigues et se soutenait à peine. On lui dit :

— Si le médecin connaissait votre état, il vous défendrait de dire la Messe.

— Ah ! reprit le saint prêtre, si le médecin savait ce que c'est qu'une Messe, comme il m'exhorterait à la dire !

* * *

On offrait à un zouave pontifical blessé à Mentana, de le porter dans le palais d'une dame romaine qui lui offrait, jusqu'à parfaite guérison, la plus douce hospitalité.

— Aurai-je la Messe tous les jours ? répond le soldat.

— Non, mais vous serez chez de bons chrétiens et bien soigné.

— Merci, c'est inutile. Je préfère une salle d'hôpital où je pourrai chaque jour entendre la Sainte Messe.

* * *

Un premier communiant, dont les parents ne pratiquaient pas, sortait de grand matin.

— D'où viens-tu ? dit la mère.

— De l'église.

— Quoi faire ?

— Hier, j'ai entendu la Messe pour mon père ; aujourd'hui pour vous.....

Le dimanche suivant, chacun l'entendit pour soi ; et l'enfant et les parents furent heureux.

* * *

Chers lecteurs, si nous savions, nous aussi, ce que c'est qu'une Messe, ne ferions-nous pas l'impossible pour y assister tous les jours ?

L'HORLOGE.

Il est peu d'habitations qui ne recèlent dans un coin ce meuble étrange, si remarquable entre tous et pourtant si peu remarqué. Nous disons étrange, parce qu'il est le seul qui ait le mouvement, le seul qui ait une voix. Quand tout le reste est immobile, l'horloge marche ; quand tout le reste se tait, elle parle. Et sa marche n'est pas un mouvement stérile, une agitation sans but ; sa parole n'est pas un son vide, un bruit insignifiant. Tous ses pas ont leur valeur ; pas un de ses sons ne se perd inutilement. Elle compte, et rien ne dérange ses calculs ; elle assigne à chaque chose ses limites et rien ne les recule. Elle mesure la vie à chaque membre de la famille ; elle sonne à tous le glas funèbre, et aucune puissance ne saurait rendre ce qu'elle enlève ou accorder ce qu'elle refuse. Elle se mêle à toutes les occupations de la journée et au repos de la nuit. A chacun elle rappelle le devoir à remplir, elle reproche la faute commise, elle dénonce le temps perdu. Moniteur infatigable, elle ne laisse rien oublier. Le matin, elle crie au paresseux : Voilà l'heure de t'arracher au sommeil ; lève-toi. Le soir, elle dit à l'ouvrier fatigué : Ta tâche quotidienne est achevée ; va réparer tes forces dans le sommeil. A trois ou quatre reprises, elle l'avertit qu'il a besoin de nourriture. Enfin, qu'il faille agir ou se reposer, sortir ou rentrer, faire quoi que ce soit, l'horloge est là divisant la journée, fractionnant le temps, émiettant la vie ; toujours son timbre argentin vient, avec une inflexible régularité, frapper l'oreille, et par là même éveiller l'attention et tenir en haleine les puissances de l'homme. Meuble étrange, encore une fois, et, nous osons le dire, bien mal compris. Témoin discret de tout ce qui se passe dans la famille, l'horloge marque les naissances, les maladies, les morts, les tristesses, les joies, toujours calme, toujours sévère, toujours inflexible. Que l'œil qui la regarde soit illuminé par la joie ou obscurci par les larmes, c'est tout un pour elle ; elle indique à chacun le point du temps où il a ri et où il a pleuré, et c'est tout. Quand la maison en deuil se lamente sur la perte d'un être chéri, elle sonne ; quand une jeune épouse entre ivre de joie, de bonheur et d'espérance, elle sonne encore ; mais sa voix est la même, ni plus triste là, ni plus gaie ici ; son pas est le même, ni plus pressé, ni plus lent. Le malade la contemple, et se plaint que sa marche est horriblement pa-

resseuse ; l'homme heureux lui jette un coup d'œil rapide et dit qu'elle a des ailes. Ni l'un ni l'autre ne sont dans le vrai : l'horloge n'a ni hâté, ni retardé son pas : c'est le pas du temps, ferme, inexorable ne reculant jamais.

Et c'est le pas qui nous mène vers la tombe, vers l'éternité ! Oh ! que de graves enseignements se rattachent à ce meuble utile, à cet inséparable compagnon de notre vie ! Jusqu'où ses avertissements s'étendent, jusqu'où sa grêle voix retentit ! Il n'est pas seulement chargé de mesurer à l'homme les heures de sa vie mortelle, de lui servir de guide à travers le dédale du temps. Sa mission est plus haute ; c'est le précurseur du Juge suprême ; c'est le messager d'outre tombe, l'écho anticipé de la trompette qui réveillera les morts. Et l'Eglise l'a bien compris ainsi, elle qui s'est emparé de l'horloge et l'a installée au sommet de ses tours. Du haut de nos clochers, l'horloge parle à tous et leur tient le même langage ; elle sème dans les airs ses avertissements toujours graves, toujours sérieux ; afin que le laboureur, à la campagne ; le citoyen, dans la ville ; l'artisan, dans l'atelier ; le voyageur, sur la route ; le malade, dans son lit se souviennent que leur vie ici-bas est un pèlerinage ; que leurs heures sont comptées et que toutes les existences, comme de faibles ruisseaux, vont se perdre dans ce gouffre immense qui s'appelle l'éternité.

L'horloge sert à diriger toutes les opérations de l'homme dans le temps. Elle marque toutes ses étapes au chemin de la vie ; elle l'excite au travail ; elle l'appelle aux jouissances ; elle l'invite au repos ; elle lui rappelle le passé ; elle lui donne le présent, mais elle lui cache l'avenir ; mais elle lui dissimule l'heure où il ira heurter cette borne fatale qu'on appelle la tombe. Combien de fois l'aiguille fera-t-elle encore pour nous le tour du cadran ? Combien de fois ce timbre argentin frappera-t-il encore nos oreilles ! Mystère profond, problème impénétrable, que Dieu sait, mais que l'horloge, sa fidèle messagère, ne sait pas. Une seule chose est certaine, c'est que l'heure actuellement commencée peut être la dernière pour nous, et qu'il en viendra une où notre âme quittera cette terre d'exil pour paraître devant son Juge.

Nous lisons un jour sur une horloge ces deux mots : *Ultima latet*, la dernière nous est inconnue. Si cette vérité si simple était

moins oubliée, quel changement elle opérerait dans la conduite de la plupart des hommes! Comme leur cœur se détacherait des choses de la terre, de ces fumées de gloire, et aspirerait aux biens de l'éternité. Ils comprendraient que c'est folie de poursuivre avec tant d'ardeur ce qui doit passer et de négliger ce qui doit durer toujours.— O mortels, êtres d'un jour, pourquoi appréciez-vous si peu ce grand, ce riche trésor qu'on appelle le temps! Vous n'avez en réalité pas d'autre bien que celui-là. Et il appartient à tous, au pauvre comme au riche, au petit comme au grand, à l'ignorant comme au savant; au rebours de tous les trésors terrestres, il n'y a pas de différence ici: la part de l'un ne fait point de tort à la part de l'autre. Mais c'est aussi le seul dont le compte sera rigoureusement exigé. On ne vous demandera point un jour quelle étendue avaient vos domaines, quelle hauteur avaient vos maisons, à quel chiffre se montaient vos affaires; mais bien quel emploi vous avez fait du jour, des heures, des minutes que l'horloge, avant-coureur de la mort, aura marqués à votre nom. Ecoutez-donc, si vous êtes sages, ce timbre mélancolique; suivez du regard cette intrépide voyageuse, l'aiguille, avançant toujours et ne reculant jamais; et dites-vous à vous-mêmes: Ne perdons pas une de ces heures, car toutes ont une valeur éternelle, et la dernière nous est inconnue.

UNE ANECDOTE ESPAGNOLE.

Une bande de voleurs venait d'arrêter un vieux curé, auquel ces aimables bandits ne demandaient pour toute rançon, que de leur faire un sermon dont ils pourraient comprendre le sens et la portée.

— Mes chers amis, commença le bon prêtre, croyez que nul plus que moi ne vous plaint de tout son cœur. N'êtes-vous pas, à l'exemple de Jésus Notre-Seigneur, venu au monde dans un misérable bouge? Et chaque jour de votre cruelle vie de souffrances n'êtes-vous pas insultés, maltraités, jugés condamnés comme le Sauveur du monde?

— Bravo! bravo! cria toute la troupe des bandits, flattés, comme on peut le croire, d'une telle comparaison.

— Enfin, mes chers amis, comme le Christ, vous subissez un supplice horrible, en présence de la vile multitude qui se rit de vos souffrances: comme le Christ, après la mort, vous descendez aux enfers. Par exemple, vous y restez; voilà la seule différence qui existe entre votre condition et celle de l'Homme-Dieu.

LE DIABLE ET LA CONFESSION.

(LÉGENDE).

Un bon prêtre du pays de Cologne était occupé à entendre les confessions de ses paroissiens, qui se disposaient, à peu près tous, à remplir le devoir pascal. Au milieu de ses graves fonctions, il vit entrer dans l'église, et se mêler aux fidèles, un robuste inconnu, à la figure sombre et basanée, qui évidemment, venait de loin, car il ne ressemblait en rien aux chrétiens de la contrée. Cet inconnu ne se mit pas à genoux ; il se tint debout fièrement, pendant plus d'une heure, semblant attendre son tour pour s'approcher aussi du confessionnal. Son regard perçant faisait baisser les yeux à tous les pénitents ; la sorte de satisfaction orgueilleuse qui animait son visage, lorsqu'un des assistants s'avancait vers le prêtre, faisait place à tous les signes de la stupéfaction, quand il voyait le confessé se lever absous. Le prêtre était intrigué. Mais il recueillait toute son attention aux devoirs de son ministère auguste.

Quand tous les paroissiens furent expédiés, *omnibus expeditis*, l'étranger fit quelques pas roides et se trouva devant le curé, qui, à son poste, semblait l'attendre.

— Vous voulez vous confesser, mon frère, dit-il ?

— Oui, répondit l'inconnu d'une voix rauque.

— En ce cas, mettez-vous à genoux. ”

L'inconnu fit un mouvement qui contracta singulièrement ses traits, et répondit :

— C'est ce que je n'ai jamais pu faire. ”

Et, en disant ces mots, ses paroles avaient quelque chose du sifflement du serpent.

Le curé, pensant qu'une infirmité faisait empêchement à ce pauvre homme, le pria seulement de se courber un peu vers le grillage et de dire son *Confiteor*.

— Impossible encore, dit le pénitent, je ne le sais pas.

— Qui êtes-vous donc ?

- Ce que vous voyez.
- Votre nom ?
- Mettez que je n'en ai point.
- Votre pays ?
- Vous ne pouvez pas le connaître. Le soleil ne l'éclaire pas... ”

Le bon curé se demandait si ce n'était pas là un de ces pauvres êtres qui habitent le voisinage du pôle Nord, un Lapon ou un Esquimau ; il savait que ces pays redoutables étaient plongés dans les ténèbres matérielles, et aussi dans les ténèbres spirituelles. Il se sentit ému de compassion, et il savourait d'avance le bonheur de sauver une âme, rachetée du sang de Jésus-Christ.

Néanmoins, un nuage mystérieux obscurcissait probablement ses esprits, car il ne songea à lui demander ni s'il était baptisé, ni s'il était chrétien. Peut-être aussi comprenait-il que ces questions étaient inutiles à un homme qui disait n'avoir point de nom et qui ne savait pas son *Confiteor*. Il se mit donc à l'interroger sur les sept péchés capitaux, avant d'entamer l'examen des offenses qui s'attaquent aux commandements de Dieu. L'inconnu avoua des péchés si énormes, tant d'homicides, tant de brigandages, tant d'impuretés, tant de crimes monstrueux enfin, que le prêtre, saisi d'effroi à l'idée d'une conscience si pleine, s'écria :

“ — Mais, mon pauvre frère, quand vous auriez vécu mille ans, si votre confession est sincère, vous auriez eu à peine le temps de commettre toutes ces abominations.

— Aussi, j'ai vécu plus de mille ans, répondit l'inconnu ; et je ne vous ai pas déposé encore la moitié du fardeau qui me pèse.

— Alors, qui êtes-vous donc ? reprit encore le pauvre prêtre épouvanté.

— Hélas ! je suis un de ces anges qui sont tombés avec Lucifer.

— Et quel fruit espérez-vous de la confession ?

— Un très grand. J'ai remarqué que tous ceux qui allaient à vous pliaient la plupart sous le poids de divers péchés. J'ai vu passer des péchés très graves, des péchés très honteux ; et malgré leur énormité, quand vous les aviez absous, je voyais ces péchés disparaître, les âmes des confessés remises en grâce, et toutes ces bonnes gens en état de posséder l'éternité bienheureuse, après quelque peu de Purgatoire. L'espoir de participer à leur bonheur m'a séduit, et j'ai voulu faire comme eux. ”

Le bon prêtre, bien surpris, garda quelques instants le silence. “ Dieu pardonne au repentir et à l'humilité, se dit-il ; en nous donnant le pouvoir de lier et de délier, Dieu n'a exclu personne. Sur une parole d'humble contrition, le Maître a pardonné au bandit crucifié à ses côtés... ”

“ Eh bien ! reprit-il, en s'adressant au démon, votre démarche est une faveur que Dieu vous fait. Mais l'absolution que vous cherchez n'a de valeur que moyennant une pénitence acceptée. Si vous voulez remplir sincèrement celle que je vais vous imposer, toutes vos fautes pourront sans doute vous être remises.

— Oh ! je suis prêt, répondit le démon ; et pour vous prouver que rien ne me paraîtra trop dur, je vous citerai ce que répondit dernièrement, dans ce diocèse même, un de mes compagnons d'exil, à un exorciste qui lui demandait s'il ne regrettrait pas son ancien état de gloire :

“ Qu'on imagine pour moi les plus affreuses tortures ; qu'on élève, de la terre au ciel, une colonne de fer et de feu, armée de lames tranchantes de tous les côtés ; qu'on me donne un corps de chair ; qu'on me tire ensuite du haut en bas de cette colonne jusqu'au jugement dernier : je me sou mets à ce supplice pour regagner le ciel que j'ai perdu.”

“ J'accepte aussi cette pénitence, et pis encore, s'il le faut, pour regagner le ciel. ”

Le curé, très ému et très édifié, se dit alors ; “ A un tel repentir, il faut opposer la miséricorde.

— Mon frère, reprit-il, Dieu est plein de bonté. Je ne vous imposerai pas les affreuses expiations que vous êtes disposé à subir. Votre bonne volonté vous épure, si elle est sincère. Vous n'aurez donc qu'une pénitence très douce. Pendant un an, vous vous prosternerez trois fois, chaque jour, vers l'Orient, et vous direz :

“ Mon Créateur et mon Dieu, je suis un misérable, je me repens de vous avoir offensé ; pardonnez-moi, mon Dieu, Vierge Marie, priez pour moi ! ”

Le démon resta muet.....

— Eh bien ? reprit le bon curé.

Et bien ! dit le diable, en relevant bien haut la tête, *l'humilité* est un châtement que je n'accepte pas. Je chercherai un autre confesseur. ”

Et il s'en alla.

COLLIN DE PLANCY.

· AU FOYER CHRETIEN.

“ COMME NOUS PARDONNONS. ”

— Voyons, bébé, dépêchons-nous ! Papa rentrera dîner et je n'aurai pas fini mon ouvrage.

— Oui, Maman.

Et bébé continua sa prière ;

“ notre pain quotidien.....

— Pardonnez-nous nos offenses.....

— Pardonnez-nous nos offenses.....

— Comme nous pardonnons.....

— Dis, Maman, alors le bon DIEU ne nous pardonnera jamais ?

— Pourquoi cela, mon chéri ?

— Parce qu'hier soir, quand j'étais dans mon lit, tu t'es disputée avec papa et j'ai entendu que tu disais : " Ah ! je ne lui pardonnerai jamais à ta mère ; qu'elle vienne ici seulement et je la mets à la porte ! " Papa pleurait et tu es vite venue voir si je dormais. Alors, j'ai fermé les yeux pour ne pas te faire de la peine, petite maman. "

Elle rougit très fort. Une violente émotion la secoua. C'était vrai pourtant ce que disait cet enfant de cinq ans, devenu sor accusateur. Tous les matins et tous les soirs, désormais, en faisant sa prière, elle mentirait donc au Bon Dieu ou se condamnerait elle-même. Mais quoi ?... Pardonner à sa belle-mère ?..... Après les phrases méchantes, les allusions perfides qu'elles s'étaient adressées hier soir ?... Cela jamais !... Pourtant ?... Pourtant, rien ; elle en avait trop fait aussi, cette mauvaise femme !... Si on pardonnait toujours, il n'y aurait pas moyen d'avoir la paix !.....

— Et bien, Maman, tu ne me fais donc pas finir ma prière ?

Très brusquement, d'un ton qui la surprit elle-même, elle répondit :

— Laisse-moi tranquille ! je n'ai pas le temps maintenant...

L'enfant, étonné, la regarda longuement, puis, cachant sa tête sous ses petits draps, se mit à pleurer silencieusement.

* * *

" Allons, encore une journée qui commence bien !... " se dit la jeune femme. Puis, pour donner un nouveau cours à ses pensées, elle s'occupa activement des travaux du ménage.

Mais elle avait beau se presser, se dépêcher, se bousculer, ses réflexions allaient plus vite encore. Toujours la phrase de l'enfant revenait à sa mémoire : " Alors le Bon DIEU ne nous pardonnera jamais ? " De guerre lasse, elle conclut pour se donner du temps : " C'est bon, je prierai mon mari d'aller la

trouver et de lui dire que j'ai un peu dépassé la mesure, mais aussi....."

Et le balai frottait ! — Et le plumeau furetait dans les coins,

Et toujours elle pensait : " Pardonnez-nous comme nous pardonnons..."

Alors, elle s'assit sur une chaise, mit sa tête dans ses mains et réfléchit.

Après tout, la brouille n'était pas si grave que cela ! Une simple discussion sur une petite dépense de ménage ; une bêtise, quoi !... Et puis, de phrase en phrase, la discussion avait dégénéré en querelle, les conseils en reproches, les mots cruels avaient suivi. Et voilà ! Peu de chose, en somme, mais ce peu suffisait pour que deux cœurs qui s'aimaient jusqu'alors fussent désormais fermés l'un à l'autre, pour que la douce bienveillance qui les unissait se changeât en hostilité soupçonneuse.

" Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons." Si l'on pouvait effacer le passé, oublier cette mauvaise querelle et vivre — si ce n'est comme autrefois — du moins avec des relations convenables !... Une démarche insignifiante suffirait ; on guetterait le moment où grand'mère serait sur sa porte, on passerait comme par hasard juste à ce moment, et, sans faire d'excuses, on dirait simplement qu'on regrette de s'être laissé emporter par la colère.

Mais, tout bas, au fond de sa conscience, la jeune femme entendait une voix qui lui disait : " Est-ce pardonner, cela ? Te suffirait-il que le Bon DIEU te pardonnât ainsi ? Pardonner n'est pas seulement oublier, c'est aimer comme auparavant. Certes, que de fois et combien plus gravement, nous avons offensé DIEU si bon, si indulgent, si patient, si généreux, et cependant il suffisait que l'Enfant Prodigue revînt se jeter dans ses bras en criant : " Pardon, Père ! " pour qu'aussitôt Il lui rendit tout son amour. "

Et la voix continuait : " Ce n'est pas demain, pas ce soir, ni même cet après-midi qu'il faut pardonner, c'est tout de suite. L'Évangile ne dit-il pas : " Si donc, lorsque vous présentez votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez vous reconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don. "

Un long instant suivit, pendant lequel son amour-propre lutta contre la voix du bon ange.

Puis, soudain, elle se leva et sans même prendre son chapeau, ouvrit la porte de la rue et sortit.

*
*
*

Grand'mère était dans sa cuisine. Justement, ce jour là, le feu " ne voulait pas clairer. " Depuis une heure, elle luttait contre la fumée, changeait le petit bois, soufflait tout doucement avec la bouche pour attiser la flamme sans faire voler les cendres, rien n'y faisait.

On frappa à la porte.

— Entrez ! cria-t-elle sans se déranger.

Sa belle-fille ouvrit. Elle avait les yeux pleins de larmes et disait : " Maman ! pardonnez-moi ! Aimons-nous comme autrefois ! "

Grand'mère eut un instant de révolte. Ses yeux brillèrent d'un mauvais éclat.

Et, comme la jeune femme restait toujours sur le seuil de la porte sans oser entrer, répétant très doucement : " Pardon, Maman ! " sa colère disparut soudain ; elle ouvrit les bras et dit simplement : " Mon enfant ! "

*
*
*

Midi sonne. Papa rentre de l'atelier.

— Tiens, pour qui cette nappe ? fait-il, très surpris. Tu as invité quelqu'un ?

— Oui, répond sa femme ; nous sommes quatre aujourd'hui.

— Ah ! qui donc ?

A ce moment, Grand'Mère ouvre la porte. Elle sourit. Papa, très inquiet, jette à sa femme un regard suppliant, mais celle-ci d'un ton joyeux ;

— Entrez ! entrez, Maman ! on vous attend !

Et tandis que Grand'Mère ôte son châle — son beau châle des grandes fêtes qu'elle a mis pour la circonstance — et le pose soigneusement sur le lit, la jeune femme prend bébé sur ses genoux, lui ferme les yeux, lui joint ses deux petites mains dans les siennes, l'embrasse sur le front et dit :

— Maintenant, mon chéri, finissons notre prière.

Avant même que sa mère ne lui ait soufflé, l'enfant radieux continue : "... Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés..."

La prière finie, Papa sort de la chambre.

— Où vas-tu ? lui demanda sa femme.

— A la cave, prendre une bouteille de vin mousseux.

ANDRÉ BESSON.

ESQUISSE D'UN DESASTRE.

Voyez-vous là-bas ?..... Grand Dieu ! Quel spectacle effroyable ! ! Voyez.mais, voyez donc, là, la, tout à l'horizon, cette fumée épaisse, ces immenses nuages noirs qui montent montent dans l'espace !..... Ne dirait-on pas que la nature veut se draper, s'envelopper d'un lugubre manteau ? Le deuil planerait-il sur notre jeune et florissante cité ? Voyez donc, ce voile sanglant qui nous cache les chauds rayons du bienfaisant soleil d'avril. Voyez, ici, tout près, audessus de votre tête, cette mer houleuse, mer de feu, lançant avec une impétuosité indicible ses vagues redoutables ! Voyez donc comme elles vont, viennent, tourbillonnent, fatals jouets d'un vent en fureur. Les frayeurs

d'un danger inévitable s'emparent de la population ; la foule, en délire, ne sait où porter ses pas. Les yeux hagards, la poitrine soulevée par des sanglots mal déguisés, les traits contractés par la force d'une douleur intense, les femmes affolées, se précipitent, en désordre. Les enfants épeurés s'accrochent aux manteaux de leurs mères, pleurant parce qu'ils les voient pleurer. Les hommes, tristes et mornes, le désespoir peint sur la figure, se retournent regardent, contemplant, encore une fois, leur maison en flammes. Ah ! dans ce dernier regard, dans cette contemplation suprême, ils voudraient soustraire, arracher leur foyer, leur *home*, ce doux chez nous, aux attaques de l'élément destructeur. Mais non !..... quelques secondes encore et tout ne sera plus qu'un amas de cendres, qu'un entassement de pierres. Dans un geste d'ineffable douleur ces pauvres citoyens, ces travailleurs infatigables, bannis de leur demeure se voilent le visage pour reprendre vers l'inconnu, leur course échelée.....

Toutes ces horreurs, ne seraient-elles pas l'effet d'un affreux cauchemar, ou la conception d'un cerveau surexcité ? Non, non — ce tableau terrible n'est pas un rêve : c'est, hélas ! la trop triste réalité.

Il s'était, pourtant, levé bien beau ce jour néfaste du 26 avril, 1900 ; jour, où une partie notable de Hull et d'Ottawa fut réduite en ruines.

Le matin, comme à l'ordinaire, après avoir donné ma première pensée au divin Créateur, j'enfonçai mollement les coudes dans mes oreillers moelleux, le menton posé dans mes mains, et là, la figure tournée vers la croisée, j'attendais ma sérénade de tous les jours.

N'allez pas croire qu'il s'agisse, ici, de troubadour ou de trouvère. Oh ! je veux simplement parler d'un tout petit oiseau qui depuis trois ou quatre ans, venait, chaque

printemps, se bâtir un abri bien mignon, bien coquet dans le creux d'une pierre, placée au sommet de ma fenêtre. Et, pour me remercier, j'en suis sûre, de lui avoir donné un gîte si doux et si confortable, chaque matin, à mon réveil, il se plaisait à me chanter les morceaux les plus choisis de son repertoire. Avec quelle habileté étonnante son frêle gosier n'égrainait-il pas les trilles et les rouladés les plus variées. Quelles suaves mélodies ! C'était une manière bien gentille, certes de me dire : Lève-toi, paresseuse, lève-toi vite. Vois, comme l'aurore est séduisante, comme le jour est radieux ! depuis plusieurs heures déjà, je jette aux échos d'alentour, en longues trainées sonores, les vibrations de ma voix cristalline ; et toi, tu dors ? fi donc !!

Fidèle ami, tu ignorais que ton ramage de bienvenue deviendrait un triste chant d'adieu à ta vieille compagne. Où es-tu maintenant ? As-tu quitté ces lieux sombres où il ne reste que ruines, que désastres ? La vie n'est-elle donc qu'une longue suite d'adieux ??? Ah ! oui !! — Adieu, toit chéri, qui abrita de si heureux jours ! Adieu, objets, meubies aimés ! Vous faisiez partie de mon existence, vous étiez un peu moi-même, si j'osais m'exprimer ainsi..... et vous n'êtes plus ! Adieu, toi surtout, mignonne chambrette rose rose comme les doux songes qui bercèrent mon dernier sommeil passé dans cette maison si chère. Adieu ! Adieu !! Adieu !!! Vous fûtes, pour moi, des amis dévoués, mais soyez tranquilles, votre souvenir restera là, gravé au fond de mon cœur, toujours vivace, toujours cuisant.....

Cependant, au milieu de cette désolation générale, qu'il est doux, consolant de constater combien est vive, parmi nous, la foi chrétienne. Au moment même où, au dehors, on entend le crépitement du feu, les cris de découragement et de stupeur des victimes, le son lugubre du tocsin, les éclats de voix des pompiers et des autres sauveteurs,

pénétrez dans le temple divin et admirez la grandeur, la sublimité de la religion catholique.

Des femmes sont là, au pied du Très-Saint Sacrement, en face de la Vierge Marie, et dans un chant mélodieux, doux comme le sourire des anges, elles conjurent leur Mère de préserver l'église contre le fléau qui la menace.

" MÈRE JE T'IMPLORE, " disent-elles, dans un cri de douloureuse confiance! Ah! oui, " JE T'IMPLORE " ! Que ta main puissante retienne le bras, justement irrité de ton Fils bien-aimé. Prends, s'il le faut, tout notre bien, nous en faisons le sacrifice; mais, " JE T'IMPLORE " laisse, à ces pauvres victimes, que dispersera l'incendie, le bonheur de se réunir, le dimanche, au moins, autour du Dieu fort, Que, puisant à la source de toutes consolations, ils oublient, durant quelques instants, le malheur qui les frappe!

Soyez sans crainte, nobles âmes et soyez bénies!! Vos ardentés suppliques seront entendues là-haut. La croix qui surmonte le clocher de Notre-Dame de Grâce, brillera, dominera encore la ville de Hull; et, c'est sous son égide chère, que, des ruines, surgiront de coquettes habitations qui feront de notre cité, une cité moderne, une cité hospitalière, surtout, une cité chrétienne.

Et qui sait? cela sera, peut-être, que dis-je? cela sera certainement, grâce à ces prières que vos grands cœurs ont adressées au ciel, grâce aux vœux ardents, aux touchantes supplications que des milliers de voix ont portés jusqu'au trône de Notre-Dame de Grâce.

Qu'il en soit ainsi, ô mon Dieu! ô jours de joie, de prospérité et de bonheur, revenez, revenez.....

INÈS D'ALVIGNY.

FIN DE L'ANNEE SCOLAIRE.

Le 29 Juillet eut lieu la sortie des élèves de l'académie Sainte-Marie. Les huit classes groupées en trois salles accueillirent les commissaires par des saluts de bienvenue et par des chants fort bien exécutés. A cause des pertes subies par le Bureau des écoles lors de l'incendie du 26 avril, il n'y eut que quelques récompenses données par le R. P. Supérieur, la Sœur Supérieure et Monsieur l'Inspecteur.

Ces trois courtes séances de fin d'année ont vivement impressionné les visiteurs. La dernière surtout, donnée par les élèves des classes supérieures, avait un caractère très touchant grâce au chant de circonstance que les élèves ont exécuté avec des larmes dans la voix et en jetant des regards attristés sur le théâtre de l'incendie qui s'étend en face de l'école.

Une adresse aussi bien faite, lue par Mlle Rose Berthiaume, vint remuer jusqu'au fond de l'âme les sentiments les plus intimes.

Voici le chant et l'adresse :

CHŒUR :

Aux jours de joie et d'allégresse,
 Nos cœurs émus
 Ne chantent plus:
 Tout nous inspire la tristesse :
 Sur chaque seuil
 Plane le deuil.

1er SOLO :

Mais pour bénir votre obligeance,
 Dignes amis de nos instants,
 Il faut à la reconnaissance
 Mots gracieux refrains touchants.

2è SOLO :

Merci, Messieurs les commissaires ;
 Grâce à vous, à votre bonté,
 Oui, grâce à vos soins tutélares,
 Nous luit un jour du temps passé.

TRÈS HONORÉ PÈRE SUPÉRIEUR,
MESSIEURS LES COMMISSAIRES.

Nos âmes endolories ne sauraient répercuter les chants joyeux de nos jeunes compagnes. Ne sommes-nous pas d'âge à faire nôtres les épreuves, les chagrins, les soucis de nos parents si bons, de nos amis si dévoués ?

Nous comprenons, Vénérés Protectors, vos incessants labeurs, vos quotidiens sacrifices en faveur des enfants de cette paroisse..... Comme nous serions heureuses de pouvoir en termes expressifs, vous rendre les sentiments que mérite votre bienveillance !

En ces temps de désolation et de deuil..... notre site n'est plus qu'un DÉSERT.... ARIDE... tout nous manque... les mots même, au moment où nous aurions tant à dire, les mots même nous ÉCHAPPENT... et S'ENFUENT... Il faut pourtant, aujourd'hui, donner libre cours aux effusions reconnaissantes de nos cœurs aimants.

“ Si je permettais à l'incendie de consumer ta fortune... à une maladie foudroyante de t'enlever ceux que tu aimes... à des douleurs longues et aiguës de les torturer sous tes yeux, que ferais-tu ? ” dit un jour Dieu à une de ces âmes FORTEMENT TREMPÉES SUR LESQUELLES IL APPUIE SES ŒUVRES.

“ Ah ! Seigneur, fut-il simplement répondu, je pleurerais, je me résignerais... et j'attendrais ”... En traçant ces lignes touchantes, la plume pieuse qui nous les transmet, ne nous visait-elle pas ? je ne suis... mais le bon Dieu savait bien, Lui, qu'un jour ou l'autre Il nous en demanderait l'application ;... Les ruines encore fumantes de notre ville... l'absence prolongée... éternelle... de notre toujours regretté Père Lefèbre, sublime de zèle et d'énergie... les souffrances, les inquiétudes véhémentes de notre population en pleurs, remarquable de résignation et de courage, ne sont-elles pas là... fortes... éloquentes... persuasives ? Tout insouciant que soit la jeunesse, la jeunes-

se écolière surtout, elle sait COMPRENDRE... RECONNAITRE... APPRÉCIER.

Ces magnifiques... ces riches récompenses, (fruits généreux de votre paternelle tendresse, Révérend Père Supérieur) TROMPANT la situation présente, ne nous reportent-elles pas aux jours heureux de jadis?

Bientôt, grâce à votre zèle, à vos soins vigilants, MM. les Commissaires, bientôt notre chère Académie Saint-Antoine, que nous pleurons des larmes de nos cœurs, surgira de ses cendres redisant à tous, avec les vôtres tant bénis, le nom, DÉSORMAIS IMMORTEL, de son charitable et dévoué Fondateur.

Merci, Très-Honoré Père Supérieur, MM. les Commissaires. Merci, au nom de nos parents dont vous protégez les intérêts les plus chers; merci, au nom de nos frères aînés que frappent encore plus vivement que nous les rigueurs de l'épreuve; merci, au nom de nos compagnes absentes; Merci, trois fois merci, au nom de nous toutes, HEUREUSES PRIVILÉGIÉES, ENFANTS GÂTÉES de la Providence comme de votre SALUTAIRE dévouement.



Voici la liste de nos annonceurs qui continuent leur négoce et leurs affaires depuis le feu : MM. Helmer, Lafond, D'Aoust, Melle Caron, Desjardins; Melle Séguin, Lagacé, Barrette, Deschamps et Carrière, Decosse & Cie, Caron Carrière & Cie, Sanche, A. D. Trudel, Dr. Fontaine, Delisle, D. C. Simon, D. Charron, Bourque, Martel, Laverdure, Dr. Paquette, La Banque des Marchants. St Laurent, Heney, O'Reilly, Perrault, Labelle notaire, Racicot, Renaud, Rochon & Champagne, Couture. Pharmacie Faulkner, Dupuis, Larose, N. Tétreau.

N. B. Nous donnerons les nouvelles adresses au prochain numéro.

Chronique.

Notre pauvre terre appelle les souffrances, les malheurs. Elle est un théâtre d'iniquités et souvent Dieu de sa main puissante touche, dans un élan de sa justice, les fronts qui se courbent sous ce poids formidable. Mais parce que la main divine humilie pour changer, parce que le bras créateur blesse pour sanctifier, devons-nous les repousser ? En sont-ils moins pour cela la main divine qui tient le ciel et la terre, le bras fort qui soumet les esprits et les cœurs ?.....

Le 26 avril de l'an 1900, date funèbre, jour lugubre, ouvre pour notre chère paroisse une ère de douleurs, une période de tristesse.

Le feu hélas ! voici le feu. Il vient, il accourt, il vole, il arrive. Le vent dans une hâte insensée le pousse, l'active, le transporte.

Que faire ? que devenir ? et soudain des cris d'angoisse, des appels de détresse, des supplications de souffrances montent dans les airs échappés de nos âmes meurtries. Il faut partir, il faut quitter nos foyers, laisser là en pâture à l'élément haineux nos richesses, nos trésors, abandonner dans une précipitation affolée nos si chers souvenirs devenus parties de nous-mêmes, morceaux de nos cœurs et.....fuir.

Le danger est pressant. Le feu est là : il touche, il brûle, il consume, il engloutit sous nos yeux nos bonheurs, nos travaux, nos sueurs !

Nous pleurons, nous crions vers le ciel, mais le fléau impitoyable continue sa marche dévastatrice. Il n'épargne personne : le pauvre et le riche, le petit et le grand, la mère et l'enfant, tous dans une même grande douleur marchent vers une destination inconnue, le cœur broyé, les yeux fixés sur le foyer disparu, portant dans leur âme un fardeau de souffrances, de souvenirs, de regrets... et des cris et des plaintes et des accents déchirants se croisent, se heurtent, s'unissent pour mourir ici et recommencer plus loin, et ainsi pendant des heures, de longues heures qui semblent des siècles tant elles sont pleines de désolations, de tourments, de tortures.

Et le soir du sinistre jour vint pour nous, pauvres incendiés sans foyer, sans abri et l'incendie continuait toujours sa course victorieuse et le voile sanglant s'étendait toujours sur le ciel noir.

Que nous avons pleuré ! que nous avons souffert, n'est-ce pas mes frères en la douleur ?

Mais alors l'ange de la charité nous a tendu sa main secourable et un indescriptible enthousiasme de générosité s'est emparé des cœurs : nous avons été aidés, secourus, protégés et l'âpre jouissance de sentir sa peine partagée nous a été dévolue.

Monseigneur Duhamel, notre Pasteur dévoué dont le cœur paternel nous a déjà tant donné de preuves de sa tendresse est venu lui-même, dans sa charité, nous apporter son aumône princière, ses sympathies fortifiantes.

Nos Pères vénérés, les Oblats de Marie Immaculée, ont donné l'exemple de toutes les générosités, de tous les dévouements. Au feu, ils ont travaillé, aidé de leurs bras, de leurs conseils, après le feu, ils ont consolé, soutenu, fortifié : nous avons tant besoin d'appui. Avec nous, ils ont pleuré ; avec nous, ils ont imploré ; pour nous, ils ont demandé à Dieu la résignation. Ils ont été le grand canal qui a déversé sur nous aumônes de toutes sortes, bienfaits de tous genres, nourriture pour le corps et pour l'âme, l'intelligence et le cœur. Les livres brûlés des pauvres enfants ont été remplacés, donnés par le R. P. Supérieur. La simple mention de ce fait généreux dit assez haut la touchante et obligeante charité pour qu'il soit inutile de faire d'autres commentaires.

Nos Mères aimées, les RR. SS. Grises de la Croix, sont passées parmi nous comme des anges de charité. Au soir de la fatale journée, quand plus de 1000 familles se trouvaient sur le pavé, elles ont offert un asile aux malades, un toit à ceux qui demandaient un abri et du pain.

Pendant nos bonnes religieuses en constatant les progrès du terrible incendie avaient dû, sur l'ordre de Monseigneur, quitter leur cher couvent pour se réfugier au monastère de la Maison-Mère à Ottawa. Réunies dans la chapelle,

au pied du Très-Saint Sacrement exposé, elles adoraient et implorait et, fait digne de remarque, ce fut alors que la violence du vent s'apaisa et que le feu commença à ralentir sa marche désastreuse.

Ce même soir, trois de nos bonnes religieuses revinrent au couvent déserté, portant sous leurs manteaux de lourds pains encore chauds et le lendemain, à la première heure, toutes nos mères arrivaient chargées de pains, de bons pains de la boulangerie du couvent, car vous le savez les vivres se faisaient très rares et la faim menaçait le grand nombre. Or tous les incendiés qui allaient au couvent, recevaient de la nourriture, des secours de toutes sortes et sentiment admirable ! quand dans la journée notre chère Mère Supérieure envoya quérir ses registres transportés à Ottawa par crainte du feu, afin d'y insérer les fortes et nombreuses dépenses que sa charité l'obligeait à faire, la Rév. Sœur Econome donna au messager au lieu des livres demandés..... (pouvez-vous deviner ?) *une tinette de beurre*. Ce léger trait ne les peint-il pas tout entières, nos religieuses dévouées ?

Que ne m'est-il permis de dire tous les bienfaits qu'elles ont distribués à pleines mains, sans bruit, sans éclat, sans partialité ; toutes les privations qu'elles ont dû s'imposer par grandeur d'âme, pour nous abriter ou nous nourrir, nous, malheureux incendiés ; toutes les misères qu'elles ont soulagées, toutes les plaies qu'elles ont guéries, toutes les souffrances qu'elles ont apaisées ! Oui vraiment elles sont des anges de miséricorde et de charité.

Mais il est une de nos communautés religieuses qui a bien souffert de l'incendie, qui a vu sa maison devenir cendres, l'asile béni qui l'abritait elle et ses sept cents enfants, nos bons collégiens, s'effondrer sous l'action funeste du feu, et qui a dû partir, quitter la paroisse dans une grande détresse. Vous savez son nom, je l'ai presque désignée, nous lui devons beaucoup : elle s'appelle la Congrégation des Frères des Écoles chrétiennes.

Nos chers Frères ! qu'ils ont été grands et généreux dans leur épreuve ! Dieu seul peut inspirer le vrai et désintéressé dévouement.

Le jour du feu quand le fléau volait porter la misère et la douleur, une pauvre femme bien malade se trouvait sans abri. Son foyer était détruit et elle était délaissée. Chacun voyait sa demeure en lutte avec le péril et nul ne pouvait la recevoir. Alors les Frères, nos chers éducateurs, vinrent à elle, la conduisirent chez eux, lui donnèrent une alcove dans leur dortoir béni, pleins de zèle et de charité, soumis à la volonté de Dieu, mais espérant que leur cher refuge serait épargné.

Quelques heures après, le collègue était la proie des flammes et alors on vit les Frères emporter cette pauvre malade avec des soins tout paternels pour aller la déposer en lieu sûr, et ne revenir qu'après l'avoir mise à l'abri pour tenter de sauver leurs biens, leurs livres... et pourtant les Frères aimaient leur maison, désiraient la soustraire au fléau, mais le dévouement les réclamait ailleurs et avant d'écouter la voix du cœur, il fallait répondre aux appels de la charité.

Oui, nos chers Frères sont partis quand ils n'avaient plus de toit, mais ils reviendront. Un grand nombre d'enfants sont sans guide, sans conseils ; leur innocence est plus que jamais menacée et les mères, femmes chrétiennes, voient avec d'inexprimables craintes ces chers petits êtres sous leur unique surveillance. Elles doivent redoubler de zèle, d'attentions, de prudence, car ces naïves petites âmes sont sensibles et délicates au mal comme la plante frêle exposée aux rigueurs de la bise et demandent de multiples soins. Nos bonnes mères savent combien l'aide des Frères est utile et efficace, elles désirent, elles appellent leur retour et nos bons religieux si heureux de se dévouer, si tristes de nous quitter, reviendront bientôt, espérons-le, concourir à la formation des intelligences et des cœurs.

Cependant ils ne nous ont pas abandonnés. Chaque jour, deux Frères dévoués viennent d'Ottawa prendre soin de nos bons petits communians et donner à la chère paroisse de nou-

velles preuves de dévouement. Ils ont été bien éprouvés, nos bons religieux ; mais Dieu dans son infinie miséricorde leur a accordé une grande consolation. L'immense grâce qui vient de tomber du ciel sur l'Institut des chers Frères n'est-elle pas une magnifique récompense méritée par des années de labeurs, de dévouements, d'œuvres sanctifiantes ? Leur fondateur est saint ! leur fondateur est illustre ! Saint Jean-Baptiste de la Salle est salué par l'univers entier. Quelle gloire ! quel bonheur, pour ses fils répandus sur toutes les faces du monde !

Malheureusement dans la misère qui nous accable, les hymnes d'allégresse ne pouvaient retentir libres et glorieux, et les Frères ont attendu l'avenir aux jours meilleurs pour célébrer leur triomphe, car alors nos chants de joie s'uniront à leurs actions de grâces et tous ensemble, dans un splendide concert, monteront vers les demeures éternelles. A l'automne, il y aura donc de grandes réjouissances auxquelles nous participerons joyeusement : nos éducateurs dévoués sont nos amis, nos frères, et tout cœur bien né ne peut manquer de comprendre, de goûter leurs fiers sentiments et de sympathiser à l'œuvre si utile de la grande et généreuse institution des Frères des Ecoles chrétiennes.

Oh ! oui, la décision de Rome est une immense consolation dans la grande épreuve, et aux chers Frères, avec nos sympathies, nous osons offrir nos félicitations.

De tout ce qui précède il ressort une grande vérité : la sincérité et la solidité de l'union catholique. Nous avons vu les princes de l'Eglise verser leur obole dans l'aumônière publique, offrir leurs consolations à tous les malheureux sans distinction de fortune ou de rang, car tous, petits et grands, riches et humbles sont confondus dans la même pensée généreuse et participent à la même vraie tendresse.

Et cette ardeur de tous les catholiques du Canada à secourir leurs frères éprouvés n'est-elle pas un véritable témoignage de l'union qui réside au sein de la grande famille chrétienne où tous les membres sont frères depuis le premier jusqu'au dernier ?

Et même chez les malheureux incendiés, on a vu des traits de dévouement à faire naître l'admiration, indice touchant de la beauté et de la grandeur de la religion du Christ qui seule peut inspirer un semblable désintéressement.

Dé toutes parts sont venus les sympathies et les secours : des grands de la terre, des gouvernements, des populations entières.

A tous, nous disons dans un sentiment de gratitude infinie un cordial merci que nous porterons aux pieds du Bon Maître afin qu'Il bénisse, qu'Il récompense ceux qui nous ont vêtus quand nous n'avions rien, ceux qui nous ont donné à manger quand nous avions faim.

*
* *

Zèle ! dévouement ! sacrifice ! mots ineffables qui résumez la vie du missionnaire, paroles vivifiantes qui êtes l'essence même de la carrière sacerdotale, vous montez à mes lèvres quand j'évoque la chère bien-aimée figure disparue pour jamais, mais si bien vivante encore dans nos cœurs.

Après la terrible épreuve de l'incendie désastreux, nous avons incliné la tête toujours plus bas car la main de Dieu s'est appesantie sur nous. Le R. P. Lefèbvre, O. M. I. notre père, notre ami, nous a été ravi par la mort dans la nuit du 8 au 9 mai.

Venu sur notre rocher au premier septembre, mil huit cent quatre vingt dix-sept, quand la paroisse réclamait un nouveau missionnaire, ce digne et dévoué prêtre n'a cessé de travailler, avec l'ardeur de l'apôtre, à la gloire de Dieu, au bien des âmes. *Il a passé en faisant le bien*, vrai imitateur de notre divin modèle.

D'une santé débile, d'une constitution frêle et délicate, il a donné l'exemple de l'énergie la plus surhumaine, de la force la plus surnaturelle qu'il soit permis à un homme de posséder.

Que d'heures passées au confessionnal à fortifier, à consoler ! que de longues marches dans les visites de ses malades ! que de prédications ardentes au profit des âmes et des

cœurs! et tout cela malgré la terrible et impitoyable phtisie qui broyait son corps, son corps sacrifié, voué aux œuvres saintes.

Ce qu'il importe de remarquer dans la vie du R. P. Lefèbvre c'est l'énergie, la force de caractère. Vraiment on reste confondu en apprenant son ardeur au travail, sa volonté d'agir quand on connaît les vives souffrances de la cruelle maladie qui l'enserrait.

Il était directeur de la Congrégation des hommes depuis huit mois environ et l'essor magnifique qu'il a fait prendre à cette institution dans un si court laps de temps démontre suffisamment ce que pouvait faire ce ministre du Christ aux vues nettes et profondes, aux travaux sérieux et féconds.

Mais nous, ses enfants privilégiés, ses pénitents, comprenons mieux encore la grande et pénible perte qu'a faite l'Eglise en la personne de cet Oblat dévoué. Sans doute, nous nous inclinons sous les décisions d'en haut, mais c'est avec larmes et souffrances, avec des cœurs d'enfants pleurant le père bien-aimé.

Sa mort a été calme, pleine d'amour de Dieu, digne de sa vie consacrée au bon Maître. Il était âgé de 37 ans et dans la douzième année de sa vie religieuse.

Remercions le bon Dieu qui nous a donné dans ce saint prêtre un si beau modèle de vertu. Mais n'oublions pas que la meilleure manière de témoigner notre reconnaissance à Dieu quand il nous donne des saints, est de travailler à les imiter. Nous surtout qui lui devons force, consolations, courage, rappelons-nous toujours ses avis, ses conseils, et pratiquons toute la vie ses saints enseignements.

* * *

O Marie, que votre règne est glorieux! que votre joug est doux!

En voyant, dimanche 10 juin, ce grand nombre d'hommes aux pieds du Secours des chrétiens, de la Vierge Immaculée, un cri de foi en la maternité divine de Marie, un hymne d'amour en sa bonté puissante ne jaillissaient-ils pas du cœur ému?

C'était une assemblée de la Congrégation des hommes, convoquée pour la bénédiction de la magnifique bannière acquise grâce à l'activité et aux démarches de son zélé directeur le R. P. Lefèbvre, depuis peu décédé.

La bannière est superbe. Sur fond de moire blanche, la Vierge se détache en relief, statue de plus de deux pieds, portant dans ses bras l'Enfant-Jésus, autre statue, toutes deux vêtues d'or et de soie. Des fleurs et des perles en guirlandes gracieuses font cercle autour de Marie et de l'Enfant-Dieu. La bannière est d'une remarquable richesse et d'un travail admirable.

Le R. P. Gladu, O. M. I. donne le sermon de circonstance d'une manière touchante, et ces hommes, enfants de Marie, chrétiens au cœur fort sentent la parole sainte, comme une flamme vive, pénétrer leurs âmes et tout-à-coup la chère figure disparue qui si longtemps, par ses avis, leur a donné force et consolations, le Père bien-aimé qui si souvent a versé en eux foi et vérité se lève à leurs yeux en une splendeur radieuse. Ils le voient, ils l'entendent, ils le sentent. Hélas ! c'est pourtant bien vrai, la mort l'a ravi le Père, l'ami cher entre tous, mais l'œuvre de son cœur, sa congrégation aimée, eux tous enfin sont là comme un hommage éclatant rendu à son zèle, à sa vertu puisque c'est à lui en partie que la congrégation doit sa prospérité actuelle et que la réunion de ce jour les amène aux pieds de Marie en les pénétrant d'une si grande paix.

Que son souvenir est doux ! que sa protection est efficace ! Ils le constatent ces hommes généreux dont le cœur conserve comme un trésor les conseils du Père dévoué afin de lui rendre par delà la tombe un culte de reconnaissance et d'amour qui subsistera toujours par la fidèle pratique de ce qu'il leur a enseigné.

Au matin de ce jour béni, la congrégation avait vu ses rangs s'enrichir de 82 membres, ce qui porte son nombre à plus de 400 associés. Voilà des chiffres qui parlent fort, car la congrégation compte à peine deux ans d'existence.

Tout fait donc prévoir une prospérité toujours croissante à la fière institution, ce que nous lui souhaitons chaleureusement.

* * *

La procession du Très-Saint Sacrement a défilé par nos rues dimanche 17 juin. Que nous en sommes heureux et fiers ! Tant de bénédictions ont dû passer de Jésus-Hostie jusqu'en nos chers foyers ! Tant de grâces ont dû tomber de Jésus-Eucharistie sur notre chère paroisse si touchante dans sa grande détresse, si résignée dans son profond malheur !

Le temps a été admirable, le cortège grandiose, l'ensemble parfait. O Jésus, bénissez nos familles ! Que votre grâce demeure sur tous ceux qui ont eu le bonheur de vous accompagner dans votre marche triomphale et bienfaisante ! Récompensez le zèle et les fatigues des personnes qui vous ont préparé un si riche reposoir.

La première communion ! Parole magique qui fait passer devant les yeux comme une vision de lumière, de blancheur, d'innocence !.....

Qui n'aime à s'arrêter sur ce jour de suave ivresse au moins une fois l'an, quand nos garçons et nos fillettes s'approchent du banquet eucharistique pour la première fois, afin de revivre par le cœur ces tressaillements d'allégresse qu'un Dieu seul peut faire naître ? Qui ne sent en son âme une émotion nouvelle, une sensation exquise, une douceur immense en voyant cette longue file de voiles blancs, de têtes brunes inclinées allant vers le Dieu Vivant du tabernacle pour la première fois ?.....

— La première communion est et sera toujours émouvante : l'union d'un Dieu à ses créatures étonnera, émerveillera les mondes à jamais.

Cette année, deux cents garçons, cent quatre-vingt six fillettes de la paroisse ont reçu le Divin Sauveur pour la première fois, jeudi, le 21 juin. J'ai assisté à la cérémonie et j'ai été ravie.

Avant la communion, allocution par le Curé comme préparation à cet acte important. Après le festin céleste auquel il fait si bon prendre part quand nos fils ou nos filles, nos frères ou nos sœurs sont les heureux communicants, l'action de grâces est close par le prédicateur de la retraite des communicants.

Il fait prier ces cœurs innocents pour les bons et dévoués parents, les bienfaiteurs, les âmes du purgatoire, les familles éprouvées de la paroisse, et des pleurs coulent des yeux quand la voix émue du Père rappelle le grand malheur qui a fondu sur nous, mais que la prière des enfants saura rendre moins lourd aux chers parents chrétiens.

A dix heures de la matinée, Monseigneur l'Archevêque administre le sacrement de confirmation aux communicants.

Sa parole de Pasteur a une autorité qui subjuge, et les enfants boivent avec avidité ses paternelles instructions sur le grand sacrement qu'ils doivent recevoir.

Ce que fait l'Esprit-Saint en nous, son travail mystérieux dans l'âme et le cœur, le caractère ineffaçable qu'il imprime au chrétien, l'amour divin dont il est l'essence même, tout cela se déroule devant ces intelligences pures et innocentes avec une éloquence profonde, une simplicité expressive qui les touche et les éclaire.

La cérémonie a été très longue à cause du grand nombre de confirmands. Songez donc, tout près de quatre cents !

Le soir, rénovation des vœux du Baptême suivie de la consécration au Sacré Cœur et à Marie, et du salut du Très-Saint-Sacrement.

La partie musicale de ces trois belles réunions a été remplie par un chœur d'une centaine d'élèves sous la direction de l'habile Sœur Madeleine. Ces voix pures, ces harmonies célestes ! comme elles se marient bien avec les sentiments qui inondent les âmes un jour de première communion !

*
*
*

Je ne puis clore la présente chronique sans me faire le fidèle écho de vos sentiments, chers coparoiissiens ! ne suis-je

pas l'interprète de toute la paroisse :

Vous avez appris la mort de la vénérable et sainte mère du R. P. Lauzon, O. M. I., fervente chrétienne, décédée à Montréal, le 18 juin 1900 à l'âge de 84 ans.

Dans ces pénibles circonstances, je sais faire un devoir qui sera doux à vos cœurs en présentant à notre ancien curé l'hommage de nos respectueuses condoléances dans le malheur qui vient de le frapper ; non pas que les consolations terrestres, les sympathies humaines soient nécessaires au prêtre de J.-C. inondé des faveurs divines ; non, mais parce que notre participation à sa douleur fait monter vers le ciel des prières pour la regrettée défunte, prières qui rediront éloquentement à son cœur de père et de fils notre toujours vive gratitude.

Nous nous rappelons son séjour parmi nous. Il vint ici à une époque de tristesse et de deuil vivement retracée par l'épreuve actuelle. Le feu avait détruit une large partie de la cité et notre chère église gisait parmi les ruines. La mort s'était arrêtée sur les décombres et le pasteur cruellement atteint par l'épreuve n'était plus.

Quelque temps après, la flèche surmontée de la croix, qui, fièrement montre le ciel à toute âme chrétienne, traversait la nue et le père Cauvin revivait par le dévoûment dans son successeur. Sont-ce là des bienfaits que l'on peut oublier ?

Qu'il veuille agréer nos respectueuses sympathies et daigne voir, dans la part que nous prenons à son deuil, un hommage reconnaissant.

MARIE-AIMÉE.

NOTE : Nos lecteurs nous pardonneront le retard apporté à la publication de cette livraison. L'incendie en est la cause. Nous donnons d'ailleurs une ample compensation par le nombre de pages et par les gravures que tous seront heureux de conserver.

BONNE PREUVE.

Voici une courte, mais frappante démonstration de l'excellence de la religion.

Un pieux aumônier de prison dit un jour à ses " paroissiens " :

— Mes bons amis, quand vous étiez dans le monde, vous avez entendu dire beaucoup de mal de la religion ; il vous est peut-être arrivé d'en parler mal vous-mêmes. Cependant une chose est certaine : c'est que, si vous aviez toujours pratiqué ce que la religion commande, vous ne seriez pas ici !

— Le 5 juillet, le R. P. Vézina O. M. I., naguère du Juniorat d'Ottawa, est venu remplacer le R. P. Lefèbvre dans la communauté.

— Le R. P. Perdereau, professeur de Théologie à l'université d'Ottawa, passe ses vacances ici. Après avoir prêché la retraite d'ordination à Sherbrooke il se *repose* en prêchant la neuvaine de Sainte Anne aux dames de la congrégation.

— Le 15 juillet, l'Union Musicale, sous la brillante direction de Monsieur Brenot, a donné un très beau concert dans le jardin du presbytère.

Ce corps de musique dont le talent a été si hautement apprécié, ces dernières années, est entré dans une nouvelle phase de prospérité. En demandant aide et protection au curé de Hull il s'est assuré un avenir tout à fait enviable. Puisse-t-il s'en montrer toujours digne.

